De la guerre à la terre

Œuvres d'élèves



sommaire

PRÉFACE
Par Marie-Pascale Prévost-Bault, conservateur en chef

CHAPITRE 1:
LE POINT SUR...

L'archéologue et la terre,
par François Fichet de Clairfontaine, conservateur régional de l'archéologie Basse-Normandie

La terre des tranchées: les écrivains combattants racontent la terre,
par Nicolas Beaupré, Maître de conférences à l'Université Blaise Pascal (Clermont-Ferrand), membre de l'Institut universitaire de France, membre du comité directeur du centre international de recherche de l'Historial de la Grande Guerre

CHAPITRE 2:
RÉCIT D'UN PROJET «DE LA GUERRE À LA TERRE»

Les origines du projet
Les points de vue de …
- Michel Krakowski, artiste plasticien
- Agnès Gomez, artiste plasticienne
- Quelques élèves

→ L'exposition «de la guerre à la terre»

CHAPITRE 3:
RESSOURCES DOCUMENTAIRES

Ressource historique: l'apparition des tranchées
Ressource littéraire: Blaise Cendrars, la main coupée
Ressource iconographique: quelques photographies d'archives
Ressource artistique: Le feu de Vélikovic
Ressource muséale: le thème de la terre dans le musée

CHAPITRE 4
PISTES POUR LA CONSTRUCTION D'UN TRAVAIL PÉDAGOGIQUE

En histoire: comprendre le système des tranchées
En lettres: rédiger des textes autour de la terre
En arts plastiques: peindre avec la terre
En arts plastiques: explorer le thème de la forêt

Pour aller plus loin: la terre et les artistes

Partenaire: La France Mutualiste

préface

«Quant à ma pauvre tranchée, c'est un bourbier ignoble…, écroulé de partout, où la boue molle, triturée jusqu'à profondeur de genoux, alterne avec l'eau sale, semée d'épaves flottantes…» Paul Tuffrau, Carnet d'un combattant, p. 11, Payot.

terre...

Dès les premiers mois du conflit, la Grande Guerre impose aux esprits une analogie au mot terre, la tranchée. Tout le front occidental se couvre d'un réseau dans lequel les combattants se terrent, creusent des abris pour se protéger des tirs d'artillerie ennemie. Cette guerre de position implique que le fantassin qui y séjourne dispose de pelles, de pioches pour l'entretenir, de pompes pour vider l'eau qui s'y concentre.

La boue s'insinue dans les vêtements, les gamelles, englue les hommes dans les trous de marmite qui créent un paysage lunaire. Les pilonnages des avions mais surtout de l'artillerie impactent le champ de bataille jusqu'à émietter toute construction. Entre les lignes du front, véritable labyrinthe où il est facile de se perdre, l'agent de liaison doit circuler, ayant en mémoire une connaissance précise du réseau, tenant parfois à quelques indices matériels.

Si elle donne l'illusion pour le combattant endurci, de protéger, la terre peut aussi l'étouffer, l'ensevelir comme ce fut le cas pour Charles Péguy ou Alain-Fournier. La disparition des corps est d'ailleurs l'une des spécificités de cette guerre : 17 % des victimes de l'armée française ont été portés disparus. Après la guerre, la notion de terre sacrée sera sublimée par des «bornes souvenirs», vendues avec quelques grammes de terre provenant de lieux de combats célèbres.

Les artistes combattants eux aussi ont témoigné de leur expérience du front et des souffrances qu'ils ont endurées dans les tranchées. Les œuvres de Galtier-Boissière, Maurice Le Poitevin, André Devambez, Otto Dix révèlent la réalité de la guerre de position : la nuit, le froid, la présence de cadavres encore non enterrés, l'inconfort durable, le manque d'hygiène, la promiscuité, la présence permanente du danger… et plus que tout certainement, l'isolement, l'éloignement des siens.

La symbolique de la terre envahie, avec pour la France, les dix départements occupés par l'ennemi pendant quatre ans, est la grande cause qui détermine la foi en la victoire et l'espérance de la paix. La «zone rouge» dévastée est considérée comme non-habitable à la fin de 1918. Il sera cependant décidé de la remettre en culture et d'y reconstruire: ce fût le cas de la ville de Péronne, détruite à 85 %. Aujourd'hui, le département de la Somme compte 443 cimetières militaires de la Grande Guerre. De Montdidier à Amiens, il fallut «désobuser» 451 000 hectares, combler 60 millions de m3 de tranchées et de trous d'obus, ramasser 65 000 tonnes de fil de fer barbelés. Le service de déminage exhume encore chaque année 80 tonnes d'obus de ce département.



De cette thématique riche sur le plan de l'histoire, du patrimoine et du tourisme de mémoire, le service éducatif de l'Historial de la Grande Guerre a souhaité exploiter la notion de terre en une approche pluridisciplinaire. L'exigence d'un travail de qualité et d'envergure impliquait de faire appel à deux artistes, Agnès Gomez et Michel Krakowski, pour encadrer des ateliers. Le préambule de la visite de l'Historial de la Grande Guerre, avec la prise en compte des témoignages d'artistes et d'écrivains combattants a permis d'immerger les élèves dans le contexte de 1914-18 afin de pouvoir ensuite les laisser s'exprimer autour de l'idée de la terre et des bouleversements subis sur la zone du front. Permettre à des élèves de travailler sur l'histoire de la Grande Guerre, d'interpréter les eaux-fortes d'Otto Dix, de photographier les traces et empreintes du sol, représente une expérience unique de questionnement sur l'histoire, le temps, l'environnement, la guerre et la paix.

Que les artistes qui les ont encadrés et les enseignants qui ont accepté de participer à cette aventure soient remerciés: l'exposition présentée dans le musée a suscité beaucoup d'étonnement et d'admiration, les œuvres présentées révélaient non seulement une implication très forte dans le processus de travail, mais aussi de réelles qualités plastiques. Le phénomène de création, à partir d'un matériau plutôt ingrat et jusqu'alors sans intérêt pour eux, a permis à 120 élèves de Péronne, Saint-Quentin, Roisel et Cappy, d'exposer leurs œuvres pendant quatre mois, cartels et scénographie à la clef, comme des artistes reconnus. Dans la programmation d'action culturelle de l'Historial de la Grande Guerre, ce fut une expérience de qualité et un moment d'émotion à partager avec une jeunesse peu souvent invitée à s'exprimer.

Marie-Pascale PREVOST-BAULT
Conservateur en Chef

chapitre 1

→ Le point sur...

L'archéologue et la terre

→ La «terre» de l'archéologue est porteuse de mémoire, et comme un livre dont on dépouillerait patiemment les pages, l'archéologue distinguera au sein de celle-ci des traces, des «signes» de cultures passées qui se sont succédées. La «terre» est pour l'archéologue un ensemble complexe et varié de matériaux rejetés ou non directement par l'homme et qui se sont superposés au fil des années, des siècles ou des millénaires. L'archéologue a un rapport complexe avec la «terre». Il emploie ce mot d'une manière générique (une couche de terre, une terre argileuse, un mur en terre, …), lui préférant dans des descriptions scientifiques le terme de couches, niveaux, sols, remblais, unités stratigraphiques, etc...Il y associe les termes limoneux, argileux, sableux, schisteux, …

→ L'évolution de la discipline archéologique, l'élargissement considérable des champs d'enquêtes, les concertations engagées entre spécialités différentes mais complémentaires (archéologues, historiens, paléo-environnementalistes, anthropologues) ont aussi conduit l''archéologue à interroger sur de grands espaces la terre marquée par les soubresauts les plus récents, tout particulièrement ceux des conflits du XXe siècle -(Ouest, sud Nord et nord-est de la France principalement). Car la guerre «industrielle» a fait entrer la terre dans ses stratégies d'attaque comme de défense et l'homme a appris à utiliser et modifier la terre pour ses combats. Il est en fait souvent entré dans ou sous celle-ci. Le fait n'est pas nouveau mais n'a jamais été poussé à ce point paroxysmique. La démarche de l'archéologue n'est donc pas anodine car cette terre originellement inerte est devenue active et dangereuse. La terre des conflits est ainsi source de danger auxquels l'archéologue n'a jamais été confronté et ne devrait pas être confronté. S'il doit interroger la morphologie d'un campement de soldats, l'organisation de la vie dans une tranchée de première ligne d'Argonne ou l'aménagement d'un nid de mitrailleuses sur le mur de l'Atlantique, il lui faut alors partager son espace avec d'autres interlocuteurs, au premier rang desquels se placent logiquement les démineurs. Il en va de sa vie ! Chacun a sa méthode, protectrice, rigoureuse, pour ouvrir cette terre, et il peut-être parfois difficile de concilier les objectifs. . Interroger la terre de la première guerre mondiale, c'est donc se confronter à un élément qui n'est plus inerte pour avoir pleinement participé à la guerre. Chacun sait que si la guerre s'achève avec la signature de la paix, les objets eux n'ont pas été conviés au repos. Pour la première fois l'archéologue a l'impression que cette terre se défend !

François Fichet de Clairfontaine
Conservateur régional de l'archéologie
Basse-Normandie

La terre des tranchées: les écrivains combattants racontent la terre

Fantassins
Marchantes mottes de terre
Vous êtes la puissance
Du sol qui vous a fait
Et c'est le sol qui va
Lorsque vous avancez

→ Dans ce poème intitulé 2ème canonnier conducteur, Guillaume Apollinaire identifie le combattant de la Grande Guerre à la terre qu'il défend. Il s'identifie à elle car il en est issu, mais également parce que la guerre a pris une forme particulière où l'homme devient une motte de terre. Il est vrai que la Grande Guerre a modifié de manière singulière le rapport des combattants au sol. Autrefois, ils combattaient sur le sol, désormais, ils passent le plus clair de leur temps dans la terre.

→ Comme l'écrivain combattant Emile Henriot l'écrit, finalement «cette guerre n'est pas la guerre: c'est la destruction par tous les moyens, sans noblesse, sans grandeur: scientifique, mathématique, froide, calculée. La boue, le travail de taupes, les tranchées, - nul éclat. Une armée de chimistes et de terrassiers, où la pelle prime le fusil». Pour son compatriote René de Planhol, la cause est entendue. La descente dans la terre et dans les tranchées devient une descente aux enfers, dont la cause est l'ennemi: «Imitant les Boches, nos fantassins s'enfonçaient dans la terre, et les tranchées parallèles s'opposaient sur tout le front.»

→ Comme on le perçoit à travers ces exemples, la relation des combattants à la terre n'est jamais neutre. Elle est à la fois le cadre de leurs souffrances quotidiennes et la matérialisation de ce pourquoi ils combattent. Mais au-delà de ce cadre quotidien et de ces représentations topiques, les écrivains combattants n'hésitent pas parfois à revêtir la terre de nombres de symboliques.

1. Terre de boue et de souffrance

→ La terre, c'est d'abord le lieu de vie quotidien des combattants en même temps que celui de leurs souffrances. Elle les protège certes de l'ennemi, mais le prix à payer pour cette protection est très cher. Les conditions de vie dans les tranchées sont en effet effroyables. Vivre dans la terre c'est vivre dans la saleté, côtoyer les rats, ne pas pouvoir se laver. Surtout c'est être recouvert de boue. La boue et la pluie figurent en effet parmi les thèmes les plus souvent évoqués par les témoins de la Grande Guerre. La Boue est même le titre d'un des récits de guerre de Maurice Genevoix.

→ Pour Joseph Delteil, le contact avec la terre boueuse est non seulement quotidien mais finit par transformer le poilu en «homme de boue»: «La Terre est une boue. Le soldat est le premier homme, celui que Dieu façonna dans la boue. Dans sa capote de boue, les jambes jusqu'aux tibias dans la boue, sous un ciel de boue le Poilu est un homme de boue. Il monte la garde dans la boue. Puis, à la relève, il se couche sur un lit de boue.» Raymond Jubert ne dit pas autre chose quand il écrit: «l'armée, aujourd'hui, est une boue, mais une boue vivante et qu'animent des yeux». Quant à Pierre Mac Orlan, il ironise également sur le même thème: «Ici il faut vivre comme les pierres que tu foules. Cela fait trois ans que j'étudie les mœurs du silex et de la pierre meulière. J'ai adopté ce qu'il y avait de bon dans cette façon de vivre et je m'en trouve bien.»



2. La terre tombale

→ Le fait d'être terré dans les tranchées est aussi source d'angoisse, celle d'être enterré vivant par l'explosion d'une mine ou d'un obus. De manière plus symbolique, combattre en terre c'est un peu déjà combattre dans son propre tombeau: «Cette tranchée toute neuve était ourlée de terre fraîche, comme une fosse commune. C'était peut-être pour gagner du temps qu'on nous y avait mis vivants.» écrit Roland Dorgelès.

→ La terre est en effet le lieu où les vivants et les morts se mêlent. En temps de paix, la séparation entre le monde des vivants et celui des morts est très nette. Les vivants sont sur la terre et les morts dans la terre. Pendant la guerre, cette coupure s'efface comme le fait remarquer Ernst Jünger: «les corps de nos camarades abattus reposaient autour de nous, dans les talus de glaise amoncelée».



→ Cette rupture avec les usages était telle qu'elle était souvent investie de sens. Pour Jünger, le fait que les corps des camarades reposent dans la terre enracinait le combattant dans son secteur. Ainsi, les corps des soldats allemands faisaient en quelque sorte du secteur à défendre un coin de terre allemande à défendre fiché dans le sol de France.

3. La terre patrie

→ Pour les plus patriotes, les corps des soldats tombés dans la terre qu'ils défendaient contribuent à créer un lien indéfectible entre le combattant et le sol qu'il défend. «Ton corps est devenu le sol de la patrie, le sol de cette Lorraine où je ne suis plus un étranger. Mon âme vit en communion avec ces terres magnifiquement nues et solitaires. (…) Trop de morts ont pétri son sol et dorment là, couchés pour la Cause sainte, s'entassant de siècle en siècle. Ils communiquent au sol leurs songes et leurs prières. Nous ignorons leur sagesse et cependant ils nous attirent.» écrivait Jean Tournassus. Cette union entre les corps des combattants et le sol de la patrie à défendre se traduit très souvent par l'usage de la métaphore des «épis mûrs et les blés moissonnés» du poème de Péguy. Sous la plume des poètes et des écrivains combattants, les soldats tombés en terre deviennent les semences d'un avenir meilleur, la promesse d'une renaissance ou d'une rédemption après la victoire. Parmi d'innombrables exemples, Pierre d'Arcangues exprime ainsi cette idée:

Cette année, on verra les terres infécondes
Se couvrir de l'or fin des maïs et des blés;
Et les épis divins seront deux fois sacrés,
Car les coquelicots au sein des gerbes blondes
Seront le sang des morts et le sang des blessés!

→ De tombeau, la terre redevient alors berceau comme chez Lucien Bazin:

Sol abreuvé de notre sang
Où rien ne meurt, où rien ne tombe
Qui ne revive plus puissant,
Où le berceau sort de la tombe.

4. Terre protectrice ou terre fatale?

→ Le rapport à la terre dans la littérature de guerre, on l'aura compris à travers ces quelques exemples, s'articule essentiellement autour de deux pôles qui connaissent à leur tour de multiples déclinaisons. La terre est à la fois une mère aimante, protectrice et nourricière qui vous enveloppe pour mieux vous protéger et une femme fatale exigeante et parfois cruelle qui exige sacrifice et protection.

→ Ces deux pôles, pour antagoniques qu'ils soient, ont en commun d'inscrire le rapport du soldat à la terre dans un rapport du masculin au féminin, rapport qu'exprime sans ambiguïté Guillaume Apollinaire dans l'un ses poèmes à Madeleine de 1915:

Je suis la blanche tranchée au corps creux et blanc
Et j'habite toute la terre dévastée
Viens avec moi jeune dans mon sexe qui est tout mon corps
Viens avec moi pénètre-moi pour que je sois heureuse de volupté sanglante
(…)
Allons viens dans mon sexe plus long que le plus long serpent long comme tous les corps mis l'un devant l'autre
Viens écoute les chants métalliques que je chante bouche blanche que je suis
Viens ceux qui m'aiment sont là armés de fusil de crapouillots de bombes de grenades et ils jouent silencieusement

Nicolas Beaupré, Maître de conférences à l'Université Blaise Pascal (Clermont-Ferrand), membre de l'Institut universitaire de France, membre du comité directeur du centre international de recherche de l'Historial de la Grande Guerre

chapitre 2

Le récit d'un projet...
→ « De la guerre à la terre »

Les origines du projet

→ Septembre 2009, retour de vacances et échanges sur les découvertes estivales dans l'équipe du service éducatif de l'Historial. C'est de la découverte d'un petit livre que naît une idée: *Ousmane Sow, même Ousmane a été petit* . En feuilletant cet ouvrage, l'équipe est intriguée de découvrir que le père de l'artiste a fait la Première Guerre mondiale. Dans son travail sculptural Ousmane Sow intègre la terre parmi les différents matériaux qu'il utilise pour réaliser des effigies de lutteurs et guerriers africains.. Dès lors, pourquoi ne pas axer le nouveau projet éducatif sur le thème de la terre ?

→ La terre victime et témoin. C'est pour rendre à ce matériau à la fois fondamental et banal, toute la complexité de sa place dans la Grande Guerre que le service éducatif a proposé à des élèves d'établissements scolaires de l'académie d'Amiens de composer des œuvres plastiques et littéraires à partir d'une réflexion menée dans le musée et sur les champs de bataille, et en collaboration avec deux artistes plasticiens, Agnès Gomez et Michel Krakowski.

→ Pendant quatre ans, la Grande Guerre a bouleversé la terre. Dans une nation de paysans, la terre est pourtant jusque là perçue comme nourricière : c'est celle que l'on prépare, que l'on travaille, que l'on soigne et qui porte la récolte. Mais bientôt, mise à mal par la dureté et la durée des combats, la terre devient porteuse de souffrances, elle reçoit la mort et offre un linceul à ceux qui se sont battus au nom de la patrie, la terre des ancêtres. Au quotidien même, la terre est martyrisée quand elle est pulvérisée par les armes nouvelles, et la terre martyrise quand elle colle aux brodequins, quand elle envahit la gamelle, quand elle recouvre les corps. Mais la terre protège quand elle devient tranchée. Passée la guerre, elle garde la mémoire de tous ces instants, de tous ces stigmates, elle livre parfois des parcelles d'objets et offre à nos mémoires des traces de son histoire.

→ Réfléchir sur cette évolution de la représentation de la terre a été le fil conducteur du travail mené par les élèves de quatre établissements scolaires, entre janvier et juin 2010. Les objectifs du projet étaient triple: il s'agissait, en histoire, d'aborder le quotidien de la Première Guerre mondiale à partir d'un prisme original, en arts plastiques, de questionner un matériau riche et

• Béatrice SOULÉ, *Ousmane Sow, même Ousmane a été petit*, éd. Le P'tit jardin, 2009



chargé de sens, d'en explorer ses ressources plastiques, et en lettres, à la fois d'étudier le regard des écrivains combattants sur la terre et mettre en mots les représentations qu'elle évoque.

→ Le résultat de ce travail exposé a pris la forme d'une installation singulière où le visiteur côtoyait des polychromes et monochromes jouant avec la lumière de leurs reliefs créés par la terre amoncelée et modelée, où le regard était attiré par cette équerre de photos d'empreintes et de traces, comme celles laissées en temps de guerre et en temps de paix, où une forêt d'arbres en papier symbolisait la renaissance d'après guerre.

Les points de vue de…

Michel Krakowski, artiste plasticien



→ Mon travail actuel de peintre se situe dans la lignée de Kasimir Malévitch, artiste russe (1878-1935) avec ses tableaux géométriques, ses quadrilatères ses croix et leur caractère minimaliste.

→ Je continue cette exploration et laisse de côté la peinture à l'huile pour utiliser de la terre. Des terres de provenances différentes transformées en pâtes par ajouts de pigments purs et additifs. Ces pâtes sont étalées et collées sur des tableaux, tableaux juxtaposés par séries. Je les intitule «suites». L'essentiel de l'expression de ces suites monochromes repose sur la combinaison terres colorées et simplicité des formes (quadrilatères, croix…).

→ Ce projet « De la guerre à la terre » mené par les élèves que j'ai encadrés s'articule donc particulièrement bien avec mes recherches actuelles. Cette terre nourricière, porteuse aussi de souffrances, est devenue ici un matériau. Matériau aux couleurs et nuances délicates; et ces terres sont devenues l'élément principal pour l'élaboration de ces tableaux. C'est dans un premier temps une surprise pour ces élèves qui découvrent la création de tableaux monochromes dont la technique reste simple.

→ Rapidement, ils se sont prêtés au jeu, ont manipulé efficacement spatules et divers outils. Au bout de quelques séances, les élèves sont devenus autonomes et se sont appropriés le sujet, s'exprimant très librement tout en diversifiant leurs recherches et inventions (graphismes, volumes, intégrations d'objets). Dans toutes ces réalisations, une trentaine au total, les élèves ont fait preuve d'implication, d'ingéniosité et je sais qu'ils y ont mis beaucoup de conviction.

→ Un beau travail pour une belle exposition et un réel enrichissement pour tous.

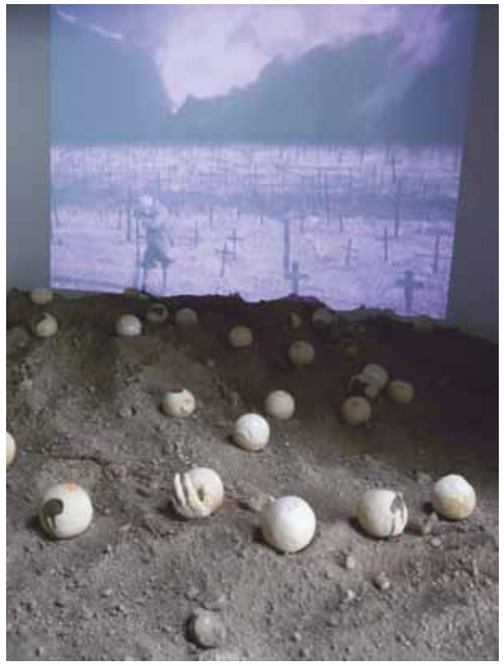
Agnès Gomez, artiste plasticienne

→ Il me semble pouvoir dire que la plupart de mes créations sont des lectures poétiques de problématiques contemporaines : danger nucléaire, manipulations génétiques, disparition, guerre… Des choses terrifiantes sont évoquées, sans avoir l'air d'y toucher, avec une grande économie de moyens. Question d'attitude, davantage encore que de matériaux.

→ L'acte de dessiner comme celui de modeler l'argile constituent des moyens privilégiés pour exprimer une émotion, développer une idée, inventer une histoire, réagir à un événement.



→ Cette présentation rapide de ma démarche me permet d'expliquer comment « De la guerre à la terre », thématique imaginée par le service éducatif de l'Historial de Péronne en 2009, a rejoint des préoccupations qui étaient aussi les miennes. Effectivement, la question de la guerre nous faisait œuvrer depuis plusieurs mois déjà, le plasticien Jean-Michel Héniquez et moi-même, à une installation multimédia intitulée « Du coton dans les oreilles ».



→ Composée de « Décalogue » (Jean-Michel Héniquez, 2010, vidéo), et de « Shrapnells » (Agnès Gomez, 2010, 30 éléments céramiques) (photo1), l'installation a été exposée à l'Office Culturel de Corbie, du 2 au 22 octobre 2010. (photo2)

→ « Du coton dans les oreilles », d'après Apollinaire, est une œuvre qui à la fois nous projette dans le passé et interroge notre présent. Le shrapnell est une arme anti-personnel, un obus à balles dont la seule mention évoque la Première Guerre Mondiale. Les céramiques, sphères ornées de fragments de face humaine, oreille, bouche béante, fissurées des fentes et cicatrices de l'argile, parsemées de coulures d'émail, associées à la vidéo « Décalogue », renvoient à l'instabilité du monde actuel parcouru de conflits armés.

→ La violence latente de cette œuvre m'a amenée, pour l'intervention auprès des enfants de l'école de Cappy et des élèves du collège de Roisel, à m'orienter vers une autre réalisation intitulée « Un chemin ». Après concertation avec les enseignants, Pascale Noël et Thomas Gremberg, nous avons choisi d'aborder la question de la guerre sous l'angle de l'arbre et du paysage.

→ « Un chemin » (Agnès Gomez, 2010-11) est une installation évolutive composée de dessins au fusain et de papiers découpés. A ce jour trois expositions ont permis d'en découvrir trois étapes différentes :
-**« Un chemin (I) »,** pour « Contre-chants », Espace Camille Claudel de l'Université de Picardie Jules Verne, 25 septembre-3 octobre 2010
-**« Un chemin (II) »**, pour « Contre-chants », IUFM de Laon, 27 septembre-22 octobre 2010
-**« Un chemin (III) »**, pour « La Plante médite », IUT de Creil, 7 mars-16 avril 2011

Des dessins d'arbres accrochés en frise murale se succèdent sur plusieurs mètres (entre 7 m et 15 m selon les lieux), incitant le spectateur à emprunter physiquement ce chemin dessiné.

Les élèves de l'école de Cappy ainsi que les collégiens de Roisel ont alors été invités à dessiner à leur tour au pastel, au fusain, à l'encre noire, des arbres blessés, malmenés, pour recréer dans l'esprit du spectateur une sorte de « forêt de guerre ». Effectivement, de par sa proximité formelle avec le corps humain, branche/bras, tronc/buste, etc. l'arbre évoque avec délicatesse la violence faite aux corps en temps de guerre.



Quelques élèves…

…du collège Gaston Boucourt de Roisel et du collège Béranger de Péronne

Comment avez-vous travaillé ?

Adrien: C'était trop bien. J'ai dessiné par terre et le prof n'a rien dit.

Marie-Amélie: J'ai fait couler l'encre sur la feuille en la tenant droite et le prof et Agnès ont trouvé ça génial. C'est dommage qu'on n'ait pas été noté. Mais j'ai adoré faire des tâches.

Mélanie: Le fusain, c'est salissant. J'avais les mains noires et la table était pleine de poussière noire. On a mis un moment à la nettoyer.

Aurélien: Au début, j'avais fait du barbelé, des tranchés et même des chars qui envoient des obus sur les arbres. Mais Agnès m'a dit de me concentrer sur les branches ou les feuilles des arbres. Et c'était plus facile.

Laurine: J'aime pas trop dessiner. Mais là on faisait des tâches et c'était cool !

Camille: J'ai beaucoup aimé travailler avec Agnès Gomez. Elle nous a donné plein de conseils. Parfois, elle a pris le pinceau pour me montrer ce qu'il fallait faire.

Mathilde: on avait déjà visité l'Historial mais on ne s'était jamais arrêté sur les eaux-fortes d'Otto Dix. On a appris des choses sur la guerre, cela nous a aidés en histoire (…). Dans nos œuvres, il y a beaucoup de noir mais on voulait montrer, par des touches de couleurs, qu'il y a de l'espoir.

…du lycée Condorcet de Saint Quentin

Qu'avez-vous pensé du projet terre ?

Magali: le projet était très intéressant. Il nous a apporté beaucoup de choses.

Steven: Oui, nous avons pu travailler vraiment en groupe et construire quelque chose avec la classe grâce à l'aide de l'artiste Michel Krakowski.

Pierrick: c'est un bon projet qui nous a laissé libre de nous exprimer autour de la terre et de ses liens avec la Première Guerre mondiale.

Quelle impression avez-vous eu en travaillant la terre ?

Kévin: C'était très amusant. On a pu laisser libre court à notre imagination tant sur la production avec la terre que sur le travail d'écriture.

Steven: L'artiste a su nous diriger, nous apprendre à manipuler la terre et faire les bons choix. Puis il nous a laissés vraiment libre.

Romain: C'était vraiment un sentiment de plaisir. Je ne savais pas que l'on pouvait travailler la terre comme nous l'avons fait.

Quel sentiment avez-vous éprouvé en découvrant l'exposition ?

Romain: C'était amusant de voir ce que l'on avait fait sur les murs et que tout le monde pouvait le découvrir. Je ne pensais pas réussir à faire une si belle expo lorsque l'on nous a présenté le projet au lycée.

Steven: En plus, à l'Historial de Péronne !

Mathieu: Nos travaux rendaient très bien avec les lumières. Je ne pensais pas voir un tel résultat.

Pierrick: En découvrant l'exposition, j'avais un bon sentiment. Chaque phrase que nous avions écrite trouvait encore plus de sens à côté de nos dessins.

Magali: J'ai été surprise car je ne pensais pas qu'on pouvait faire autant de choses en travaillant la terre.

Eline: C'est vrai que l'exposition finale donne le sourire après de nombreuses heures de préparation, de travail et de rangement.

Que vous a apporté le projet ?

Kévin: Beaucoup de choses notamment sur le travail d'artiste, sur le travail en équipe avec un objectif final.

Pierrick: J'ai pu apprendre à manier la terre de différentes façons et m'en servir pour représenter des idées, des sentiments. Ensuite, j'ai pu laisser mon esprit imaginer des textes afin de les mettre en relation avec nos créations.

Steven: Ce projet nous a permis de revenir sur la période de la Première Guerre mondiale et de pouvoir en parler.

Magali: il m'a appris que l'on pouvait utiliser la nature pour exprimer ses idées, cette nature même où s'est déroulée la guerre.



De la guerre à la terre
Œuvres d'élèves

École
de Cappy

CM2
ALLIOTE CAMILLE
BECQUART JUSTINE
FRANCISCO FLORIAN
GORLIER BASTIEN
GUIBOT YOHANN

CM1
LELIÈVRE GUILLAUME
LEROY JÉRÉMY
MONOYEZ ROXANE
NOIRET MATHILDE
NOYELLE ANAÏS
THARSILE LÉO

CE2
DAVROUX JUSTINE
DEFLANDRE CHLOÉ,
DELAMOTTE QUENTIN
FÉDORÉZENKO BENOIT
GORLIER MÉLANIE
HANOCQ HUGO,
QUELIN MARINE
LEGAY TOM,
TREUNET ELODIE

CE1
LOUCHEZ AXEL
PRINCE JULIE
PRINCE CORENTIN
TORTORA LUDIVINE

Collége
Béranger - Péronne

4ÈME
THIERRY DELBART
WESLEY CARLIER
MARINE WARGNIES
CHLOÉ GUILLOUT
MARGAUX LEJEUNE
SALOMÉ COQUILLAT
JUSTINE BELMANT
DEBORAH LADENT
ELISA GAUCHIN
MATHILDE THINEY
CAMILLE WATTEZ
CHLOÉ DAVID
ALEXIS DUFOUR
JESSICA THOMAS
ESTHER DECROIX
CHLOÉ LEBLANC
ANAÏS DUVAL
LAURA LEGROS
CHLOÉ BOUDET
CONSTANCE BELLEGUEULE
MADELINE DIEVAL
THOMAS MAQUET

5ÈME
VIVIEN BAUDEL
MANUELLA BLONDEL
LÉONIE BOBAN
PAUL BOULET
NINA BRAGA
JÉRÉMY BRAY
AURORE CHAMBY
FRÉDÉRIC CHWALOWSKA
TIFFANY DELABROYE
CHLOÉ DEMARLE
CORENTIN DHOT
CHLOÉ DUHENOIS
JOSÉPHINE DUTREMÉE
HOUDA PASQUIER
FLORINE FOURET
LUCIE GRAMMONT
MÉGANE JEANNE
CÉLINE MASCRET
THIBAUT MAUGER
ALICIA MAYER
MARIE MERLIER
COLINE PAJOT
ALEXANDRE PAUL
MARGOT PLESSIER
MADELEINE POULAIN
MAXIME ROUSSEL
FAUSTINE TREFCON
MAXIME VANHEE
JUSTINE VÉRET
MATHIEU ZAÏDI

Collège
Gaston Boucourt - Roisel

6ÈME
AUVRAY BALDRIC
AUVRAY PHÉBÉE
BERTRAND ADELINE
BRIE CHRISTÈLE
CERCUS ADELINE
CRISTOVAD AURÉLIEN
DELEFORTRIE THOMAS
DELLA-TORRE AMANDINE
DITTE ADRIEN
DONKERVOLKE MARIE-AMÉLIE
DUFOUR YOHAN
FOLLACO MATHIEU
LENGLET AURORE
MARTIN CAMILLE
MICHAUX EMILIEN
MONCHAU MÉLANIE
PECQUEUX LAURINE
SMIRANI MÉLINA

Lycée
Condorcet - Saint-Quentin

1ère bac pro PVS
BORDET VALENTIN
BOURGEOIS MORGAN
BRIDENNE MAGALI
CAILLEUX MATHIEU
COSSO ARTHUR
COSTERMANS NATHAN
DEPARGNAT CHARLES
DOGMONT STEVEN
DUCROCQ ELINE
FEUILLIE KEVIN
FERRE ROMAIN
FEYEN-GOULON QUENTIN
FILLEBIEN CAROLANE
MACIEJKO NICOLAS
MAUCLERT BAPTISTE
MERLAND PIERRICK
PAYEN MATHIEU
ROLLET OPHÉLIE

→ Réfléchir et créer à partir de la notion de terre pose d'emblée des questions liées à la représentation, l'interprétation ou la transposition de ce matériau dont la charge symbolique est aussi riche que diversifiée. La parti pris par les élèves du collège Béranger et leurs professeurs d'arts plastiques fut d'envisager le travail selon trois axes: la présentation, la représentation et la transposition. A ces trois axes répondaient différentes réalisations: photographies, installations, tableaux-reliefs et peintures.

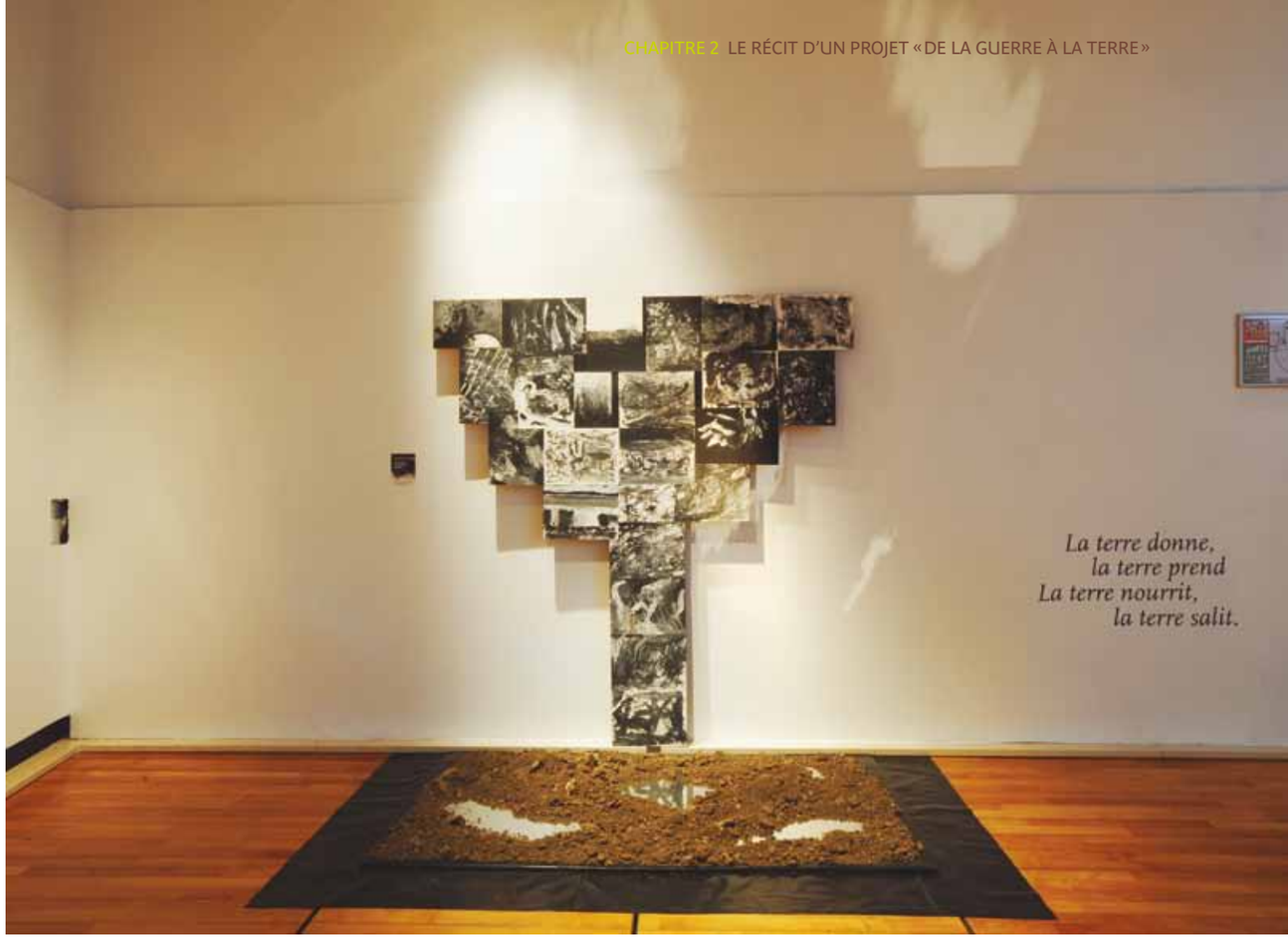




Terres, traces, empreintes,

tirages numériques marouflés sur bois
Collège Béranger, Péronne

→ Le travail photographique réalisé par les élèves a pris la forme d'une grande équerre étroite sur laquelle les clichés étaient juxtaposés. La partie verticale de cette équerre était appuyée sur le mur tandis que la partie horizontale pénétrait dans la profondeur de l'espace. Ces photographies réalisées dans le cadre du Plan Départemental de Développement Culturel avec l'intervention du photographe Yazid Medmoun, sont des images d'empreintes et traces dans la terre, prélevées le long d'un parcours effectué par les élèves dans l'espace urbain et naturel de Péronne.





Gouache noire et gouache blanche

sur papier marouflé, sable et miroirs
Collège Béranger, Péronne

→ La deuxième installation proposée était constituée de deux parties. Sur un panneau vertical, à la découpe irrégulière, étaient collées des peintures abstraites gestuelles basées sur la rencontre de deux éléments: la gouache noire et la gouache blanche. Au sol, une étendue de terre dans laquelle apparaissaient telles des flaques d'eau, des miroirs aux limites irrégulières. Incité à se pencher, le visiteur pouvait y voir sa propre image se mêler aux reflets des peintures présentées verticalement. Les miroirs réfléchissaient aussi la lumière d'un spot qui se répandait sur le mur où s'appuyait l'installation.













Transpositions d'eaux fortes de la série der Krieg d'Otto Dix

Collège Béranger, Péronne

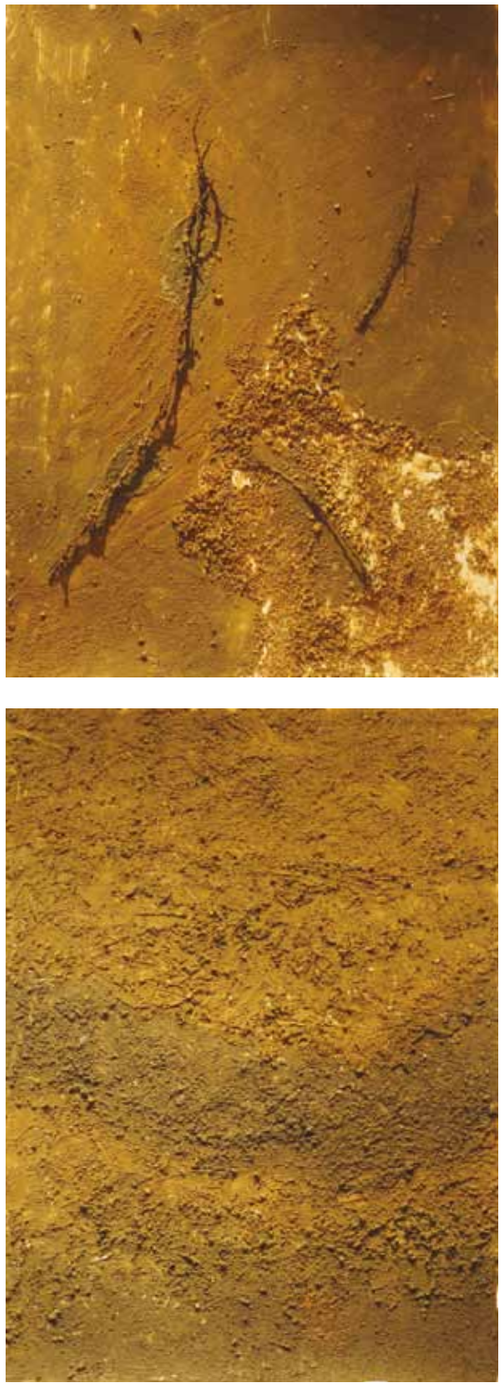
→ Les tableaux reliefs et les peintures présentées (peintures acryliques et gouaches) faisaient référence à la série Der Krieg d'Otto dix, exposée dans la salle centrale du musée. Dans la plupart de ces eaux fortes, Otto Dix accorde une place prépondérante à la rencontre de l'homme et de la terre, broyés dans la même tragique et absurde brutalité. Après avoir étudié cette série et la technique utilisée, les élèves ont interprété les images d'Otto Dix.



La terre et la guerre,

terres et colle vinylique sur papier
Lycée Condorcet, Saint Quentin

→ La terre et la colle remplacent avantageusement la peinture ou le crayon pour permettre aux élèves d'exprimer leurs visions, leurs sentiments sur le premier conflit mondial. Par leurs réalisations, ils montrent à quel point la terre a été marquée à jamais par les assauts des hommes et des armes destructrices.
Ici un morceau de barbelé, là un morceau d'étoffe ou bien encore des balles viennent joncher la feuille maculée de terre et rappellent qu'il en est de même sur les champs de bataille picards.















Autour de l'arbre

« Toute maison est enveloppe corporelle, protection du corps, et à ce titre prolongement de celui-ci: la photographier, la dessiner détruite, c'est dire quelque chose du corps atteint, blessé, mutilé; Quant aux arbres, disposant d'un « pied », d'un « tronc », d'une « tête », de branches si semblables à des bras, dotés aussi d'un « cœur » indiquant leur âge et aussi d'une sève si comparable au sang, ils se font aisément métaphore de l'être humain (et d'ailleurs, un arbre n'est-il pas abattu, tout comme ce dernier ?).»

Stéphane Audouin-Rouzeau, La chair et les armes – Extrait

→ Ce texte de Stéphane Audouin-Rouzeau illustre parfaitement le travail des élèves de Cappy et de Roisel. Au cours du conflit, de nombreux soldats sont morts, fauchés par les tirs d'artillerie et de mitrailleuses. Et combien de paysages et d'arbres ont été dévastés et broyés pendant ces années de guerre ? La terre, élément où poussent les végétaux, les arbres; La terre qui abrite la vie, le foyer de l'humanité. Cette terre a souffert autant que les hommes. C'est ce qui a marqué les esprits des jeunes élèves alors qu'ils menaient une réflexion sur cette thématique, et plus particulièrement ce parallèle entre l'arbre et l'être humain. Ils en ont pris conscience en allant sur le théâtre des événements. A Longueval, ils ont été stupéfaits par la majesté du site.

→ Je me souviens de leur silence et de l'écoute qu'ils m'ont prêté quand je leur ai raconté « l'anecdote des chênes ». Ce territoire, propriété du gouvernement sud-africain, accueille un mémorial en hommage à son infanterie ayant combattu dans le bois Delville (Devil's wood) en juillet 1916. L'allée centrale menant à cette réplique du Fort du Cap est bordée de chênes issus de glands rapportés d'Afrique du Sud, eux-mêmes importés dans ce pays par des colons français.



→ Et puis, derrière le mémorial, il y a 'The last tree', le dernier arbre témoin de la bataille, le dernier survivant. Inutile de rappeler aux élèves la conduite à tenir sur ces lieux de mémoire: devant cet arbre mutilé, le respect s'impose de lui-même.

→ Tout comme Longueval, chaque lieu a son histoire. A Beaumont-Hamel où le bataillon



Terre-Neuvien est monté à l'assaut de la tranchée allemande en juillet 1916 demeure 'l'arbre du danger'. Rescapé de la bataille, il formalise la limite de l'avancée des troupes: c'est là que la plupart des soldats s'amassèrent avant même de pouvoir atteindre le no man's land. Il est le symbole de l'atrocité des combats puisque sur 778 hommes partis à l'assaut, seuls 68 d'entre eux répondirent à l'appel à la fin de la journée. Cet arbre a vu et vécu cet épisode tragique. Aujourd'hui, il est là pour nous le 'raconter'.



→ Des exemples comme ceux de Longueval et Beaumont-Hamel où les destins des hommes et de la terre sont liés, dans lesquels « l'arbre évoque avec délicatesse la violence faite aux corps en temps de guerre », il en existe une multitude tout au long de la ligne de front. Nous parlons ici de la terre au sens large. C'est ce que les élèves ont compris et c'est la raison pour laquelle ils ont choisi de représenter une forêt perturbée, peuplée d'arbres blessés et meurtris.

Autour de l'arbre

encre de chine sur papier, fusain sur papier
Collège Gaston Boucourt, Roisel
et école primaire de Cappy



→ Par ces réalisations en noir et blanc, les élèves ont voulu montrer à quel point la guerre a été dévastatrice. Ils ont été marqués par la vision des paysages dévastés sur les clichés d'après-guerre, et par les cicatrices que cette terre en garde encore aujourd'hui.
Ce qui les a touché le plus, ce sont ces deux arbres (à Longueval et à Beaumont-Hamel) survivants de cet hécatombe. Ils témoignent de ce passé belliqueux et nous rappellent avec force combien la paix est fragile, et qu'il faut tout faire pour la préserver.



















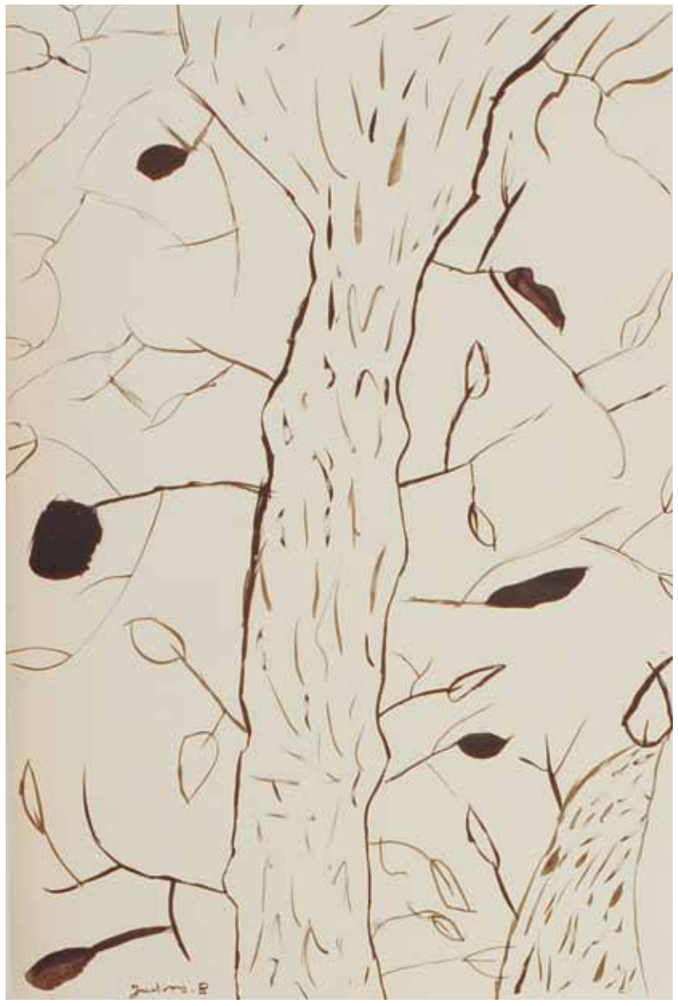






















[Suite] Meurtrissures,

installation de terre et d'objets
de la Première Guerre mondiale,
Michel Krakowski

Cette installation fait référence aux sépultures éphémères que les soldats érigeaient dans la hâte au soir de la bataille.



Monument des Marie-Louise à Craonne en 1919
Photo extraite du bulletin d'informations du conseil général de l'Aisne, avril 2004







Que s'est-il passé
dans ces tranchées ?
Personne ne le sait.
On ne l'a pas vécu.
Par contre celle qui a été blessée, tranchée
S'en est toujours rappelée.
Personne n'est plus là pour nous le raconter,
Mais la terre
peut nous le montrer.

Les batailles ravitaillent
la terre
du sang des soldats
Morts au combat.
Battue par les adversaires sanguinaires,
Combattant dans les tranchées où ils se font
Canarder.

Ces balles,
si rapides, si meurtrières,
Ces balles venant de tous les sens,
De tous les côtés, sifflantes, bruyantes,
Et gisant à terre maintenant,
Dans une flaque de sang.

Textes produits par les élèves
du Lycée Condorcet, Saint Quentin



Rendons hommage à cette terre,
Qui a été bien sage
De supporter cette guerre...
...mais aussi à ces soldats,
Qui pour leur pays,
Sont allés au combat
Et ont donné leur vie.

Vous étiez dans vos tranchées
Vous avez entendu pelleter
A l'assaut, vous vous êtes préparés
Vous avez entendu le silence régner
Et
Vous avez sauté
Avant même de vous rendre compte que
Votre ennemi avez placé
De la dynamite sous vos pieds.

Terre,
terre,
terre
Qu'est-ce que
vraiment la terre ?
Plusieurs couleurs : noir, brun, vert...
Cette terre a un passé,
Elle vient d'ici, de Picardie.
Elle représente la région,
son passé, son histoire...
Cette terre est peut-être diverse
mais son vécu est le même.
C'est ce qui en fait son unité.



Toi,
barbelé de guerre,
tu nous as aidés contre l'ennemi,
Mais tu nous as aussi barré
la route vers la liberté.





Ce casque était censé te protéger.
C'est pas parce que tu le portais,
Que tu n'allais pas crever.
Ce casque qui est représenté,
A une histoire à vous raconter.
*Laissez-vous guider. Imaginez l'*enfer *que c'était.*

chapitre 3

→ Ressources documentaires

Ressource historique: l'apparition des tranchées

→ La terre est au cœur de la Première Guerre mondiale, elle en est même la spécificité dans la mesure où l'édification systématique de tranchées et leur sophistication sans cesse améliorée sont la grande nouveauté de ce conflit.

L'apparition des tranchées

→ Ce n'est pas avec la Première Guerre mondiale qu'apparaissent les tranchées. Comme l'explique Stéphane Audoin-Rouzeau, les tranchées servent déjà d'abris lors des guerres de siège de l'Antiquité. De même, les douves et fossés des châteaux et citadelles ont pu ponctuellement servir de refuge aux ripostes des assaillis. Plus proche de la Première Guerre mondiale, les conflits coloniaux du XIXème et du début du XXème siècles ont vu se multiplier ces lignes expressément creusées pour offrir un abri aux soldats engagés dans le conflit: ainsi de la guerre des Boers (1899-1902) ou encore de la guerre russo-japonaise de 1905. Mais c'est la Première Guerre mondiale qui pousse la logique à son extrême en érigeant les tranchées en système défensif complexe.

→ C'est au début de la guerre, après la Bataille de la Marne de septembre 1914, qu'apparaissent les tranchées, dans une improvisation propre à trouver des moyens immédiats face à un danger nouveau. Pour se protéger de projectiles plus offensifs que lors des conflits précédents, les soldats commencèrent à se terrer dans des « trous de renard », progressivement reliés les uns aux autres. Et ainsi se formèrent les premières lignes de tranchées.

→ Ce réseau improvisé finit par se cristalliser pendant la « course à la mer », et au cours de l'automne 1914, le front se figea dans cette immense ligne défensive de quelques 750 kilomètres, fossé parfois profond séparant deux camps ennemis pour quatre années de combat. Les tranchées rendaient impossible toute guerre de mouvement et donnaient naissance à une guerre de position durable.

• Stéphane Audoin-Rouzeau, « *Les tranchées* », in Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918, éd. Bayard, 2004

→ Sur le front oriental, les tranchées firent leur apparition un peu plus tard, à partir de décembre 1914. Toutefois, dans cette région du conflit, elles restèrent souvent moins profondes, moins organisées et au final relativement sommaires. De même, s'il y eut des tranchées aux Dardanelles ou sur les fronts austro-italien et balkanique, ce fut au prix d'efforts considérables pour creuser la roche et apprivoiser un relief inhospitalier.



Vue aérienne de Loos-en-Gohelle, Pas-de-Calais, 1915.

Un système complexe

→ La réalité des tranchées est en fait celle d'un réseau qui s'est progressivement complexifié jusqu'à devenir un véritable système. Pour qui observait le paysage depuis les airs, se dessinait une succession de parallèles, lignes fortifiées plus ou moins espacées les unes des autres, en fonction de la topographie des lieux. Des boyaux de communication assuraient entre elles une liaison perpendiculaire. L'ensemble formait un système qui s'étendait en profondeur sur 4 à 5 kilomètres, un système si complexe qu'il n'était pas rare la nuit, d'errer pendant des heures, perdu dans ces boyaux semblables à une création de Dédale…

→ Ces sillons creusés dans la terre serpentaient en zigzag, forme réfléchie permettant de créer des chicanes pour éviter les tirs d'enfilade, ralentir la progression de l'ennemi qui prendrait une tranchée, amortir les explosions, ou encore limiter la portée des éclats d'obus. Dans les parois de cette tranchée et à intervalles réguliers, étaient aménagés des abris que les soldats désignaient par un vocable emprunté à leur culture populaire (« gourbis ») ou hérité des contacts avec les troupes coloniales (tel le mot « cagna » entendu des soldats annamites ou le mot « guitoune » emprunté à l'arabe).

→ En première ligne, la tranchée de tir était profonde de deux mètres environ pour prévenir la pénétration des éclats d'obus. Elle était rythmée par des banquettes surélevées afin d'observer ou tirer derrière un parapet que consolidaient des sacs de terre. C'est aussi depuis cette tranchée de combat qu'étaient lancées les attaques de fantassins. Elle pouvait être accompagnée d'une tranchée dite « de doublement » pour s'abriter. Cette première ligne étant la plus exposée à l'ennemi, les soldats y restaient entre six et huit jours consécutifs avant d'être relevés.

→ En deuxième ligne, à une centaine de mètres de la première, venait la tranchée de soutien, destinée à préparer la contre-attaque ou à se replier. On y trouvait des abris et des postes de guets. Elle pouvait elle-même être complétée par une tranchée de doublement.

→ Venait ensuite la troisième ligne, celle de la tranchée de réserve, à 500 mètres au moins de la première ligne (et parfois même à plusieurs kilomètres). Normalement plus sûre bien qu'elle puisse être exposée aux tirs de l'artillerie à longue portée, c'est ici que l'on trouvait non seulement des abris plus profonds et plus solides pour les soldats, mais également les postes de secours et de commandement. C'est aussi cette tranchée qui servait de chemin pour le ravitaillement, on y stockait les vivres, le matériel ou les munitions.

→ Ces première, deuxième et troisième lignes constituaient ce que l'état-major désignait comme « la position à défendre ». Plus en arrière, étaient installées les batteries d'artillerie et la logistique militaire comprenant par exemple la fameuse « cantine roulante ».

→ Au-delà de cette position, avant de pouvoir atteindre la tranchée ennemie, les soldats à l'assaut devaient traverser le *no man's land*. Mais avant même de l'atteindre, en sortant de la tranchée, les soldats devaient commencer par passer les réseaux de fil de fer barbelé et de chevaux de frise, mis en place au cours de corvées nocturnes. Une fois ce premier obstacle franchi, ils se retrouvaient sur cette étendue parfois étroite de quelques dizaines de mètres seulement (comme en montagne ou en zone forestière) ou beaucoup plus large, jusqu'à quelques centaines de mètres (comme en plaine notamment). Pour tous les soldats, le no man's land est donc la zone de danger extrême, celle où l'on meurt, et parfois après une longue agonie…

Combattre et vivre dans les tranchées



Photomontage

→ Dans la guerre des tranchées, la vie quotidienne était rythmée par leur entretien : aménagées dans la terre, elles ne se maintenaient qu'à condition de renouveler sans cesse les boisages et fascines qui soutenaient leurs parois ou les murs et plafonds des abris. De même, c'est la terre qui formait le sol de ce réseau. Soumis aux intempéries, il se transformait vite en un cloaque impraticable. Aussi, pour lutter contre cet envahissement perpétuel de la boue, le sol des tranchées était souvent couvert de caillebotis de bois, solution d'une efficacité néanmoins limitée…

→ Les Allemands trouvèrent eux une solution plus radicale aux problèmes causés par les intempéries prolongées bien caractéristiques du nord de la France: ils utilisèrent le béton pour consolider leurs abris souterrains creusés plus profonds, et donc également plus sûrs. Parfois même, ces abris furent reliés entre eux, chauffés et éclairés à l'électricité. C'est notamment le cas dans le secteur de Verdun où les Allemands ont construit de véritables bunkers profondément enterrés. Ici, les soldats étaient à l'abri des bombardements d'artillerie qui précédaient la plupart des attaques.

→ Si des tranchées ainsi fortifiées ne furent pas possibles côté alliés, c'est aussi pour le symbole qu'il fallait y voir: en s'installant dans des aménagements conçus pour durer, les Allemands signifiaient le territoire gagné de façon durable à l'ennemi. Pour les Alliés, agir de même aurait signifiait le renoncement à la reconquête et donc à la victoire.

→ Toutefois, s'enterrer de la sorte dans la terre avait aussi son lot d'inconvénients: l'une des principales faiblesses de ce système défensif tenait aux difficultés de déplacement, autant pour les troupes que pour le matériel et le ravitaillement. L'étroitesse, la forme, l'état du sol et des parois des couloirs de circulation rendaient tout déplacement des hommes pénible. Sans compter qu'à cela s'ajoutait le chargement encombrant des soldats: les moments de relèves notamment donnaient lieu à des scènes de chassés-croisés compliqués entre colonnes « montantes » et colonnes « descendantes ». De même, l'évacuation d'un blessé sur son brancard devenait vite un calvaire.

→ En ce qui concerne le ravitaillement, même si des lignes de chemin de fer à voie étroite furent partout aménagées en arrière des lignes, elles ne suffisaient pas: le transport de l'alimentation ou des munitions jusqu'aux lignes de front ne pouvait se faire qu'à pied, et constituait l'une de ces corvées quotidiennes attribuées aux fantassins. Et c'est souvent froid et mélangés de terre que les repas des cuisines roulantes parvenaient en premières lignes.

→ Pour l'équipement militaire aussi, la terre des tranchées était une souffrance: elle rendait l'armement plus vulnérable, l'arme s'enrayait sans cesse tandis que les « godillots » et bandes molletières étaient alourdies par les épaisses couches de boue.

→ En outre, choisir la terre comme refuge au déluge de l'armement n'était pas sans risque. Malgré les aménagements opérés, de nouvelles pathologies firent leur apparition, au premier rang desquelles le « pied de tranchée », cette flétrissure des chairs occasionnée par un séjour prolongé des pieds dans l'eau et la boue et entraînant la gangrène. De façon plus radicale, c'était aussi le risque de mourir enseveli dans la tranchée suite aux tirs d'artillerie (on pense au fameux mythe de la tranchée des Baïonnettes); on trouve des témoignages de soldats faisant état de corps enterrés à la va-vite et qui ressortaient suite aux éboulements occasionnés par de forte pluies.

→ Entre le froid et la boue de l'hiver, la chaleur et la poussière de l'été, les risques mortels encourus, la terre des tranchées s'insinuait dans chaque instant de vie du soldat.

Ressource littéraire: Blaise Cendrars - *La main coupée*

Folio, 2007, p. 106 à 109

→ Dans les écrits des écrivains combattants de la Première Guerre mondiale, il est souvent fait référence à la terre. Certains ont eu à se battre autour de Péronne et le paysage picard se révèle encore entre les lignes de ces auteurs.

→ De nombreux sites permettent de se replonger dans les différents aspects de la terre découverts dans le musée. En se rendant à Frise, on découvre des restes de tranchées en lisant les quelques pages de *La main coupée* de Blaise Cendrars.

« A Frise et de sa propre initiative, il avait été s'installer dans le clocher de l'église, et c'est là que j'avais découvert par hasard ce tireur émérite, alors que j'étais monté un après-midi en haut pour avoir une vue d'ensemble et faire un croquis des positions allemandes qui grimpaient en pente douce des rives du canal de la Somme au fortin du Calvaire qui nous dominait.

- Qu'est-ce que vous faites là ? Lui avais-je demandé surpris.

- Je m'amuse, m'avait répondu ce garçon imperturbable.

- Je vous croyais dans votre cagna.

- Non. Quand je ne suis pas de garde au créneau, je viens ici.

- Et qu'est-ce que vous faites ?

- Je m'amuse. Regardez…

Bikoff était couché sur un matelas. Son fusil était placé à côté de lui sur un chevalet. Il déroula un drap noir qui pendait d'une poutre et qui fit écran derrière sa tête. Alors il déplaça deux ardoises du toit et me désignant les tranchées allemandes inscrites dans le rectangle ainsi dégagé, il m'expliqua:

- Suivez le boyau du canal. Remontez jusqu'à mi-côte, jusqu'à cet épaulement, oui, là, le premier ouvrage blanc où vient aboutir la tranchée qui descend du Calvaire. A gauche, à un doigt de l'épaulement, vous ne voyez rien ?



Carte Postale - La tranchée allemande à Frise (1914-15)

- Non…

- Et pourtant il y a une brèche… Là, là, juste au bout de mon doigt… Vous voyez ?…

- Non…

- Ah, quel malheur !… Je vous dis qu'il y a une brèche dans le talus. Oh, un rien, juste une petite excavation de rien du tout mais qui permet de voir passer les casques à pointe, un défaut du parapet qui les découvre jusqu'à mi-tête, un rien… Attendez qu'un Boche passe par là, vous verrez bien…

- Et alors ?

- Alors, quand il y en a un qui passe, je n'ai qu'à appuyer sur la gâchette. Mon fusil est en position. Je l'ai braqué sur ce point idéal. C'est pourquoi je lui ai construit ce support. Il ne bouge pas d'une ligne. Un enfant pourrait les tirer en fermant les yeux. Je n'en rate pas un…

Et vous en avez tiré beaucoup ?

- Un, deux, trois par jour depuis que nous sommes là.

- Tous une balle dans la tête ?

- D'une balle dans la tête, tak totchno exactement.

- C'est épatant. Mais pourquoi ce drap noir derrière vous ?

- Vous ne comprenez pas pourquoi, caporal ? Mais c'est pour que ma tête ne se dessine pas en silhouette dans la lucarne quand j'enlève ces deux ardoises. Vous pensez bien que les Boches ont des guetteurs et que depuis que je les tire ils doivent observer le clocher à la lunette.

- Vous devez avoir de bons yeux, Bikoff. Mais je vous apporterai des jumelles.

- Vous en avez, caporal ?

- Non, mon vieux, mais j'en faucherai une paire la prochaine fois que je descendrai à Eclusier. Vous savez bien que je vais de temps à autre à l'Etat-major servir d'interprète puisque ces messieurs n'ont pas jugé bon d'apprendre l'allemand. Depuis le temps qu'ils se préparent à faire la guerre, je me demande contre qui ils s'imaginaient avoir un jour à se battre. Contre les Chinois ? Mais ils n'ont pas davantage appris le chinois…

Quand j'eus apporté une bonne lunette de campagne à Bikoff, celui-ci repéra tous les créneaux d'en face et nous ne fûmes pas de trop à trois ou





Carte Postale - Vues de Frise (1914-15)

quatre pour tirer les sentinelles allemandes du matin au soir, en dehors de nos quarts réglementaires et à l'insu de nos gradés. Cela dura jusqu'au jour où les Boches abattirent le clocher de Frise à coups de canon. Ils n'y employèrent pas moins de 122 obus. De toute façon l'église était condamnée car les Allemands détruisirent le village avec des bombes incendiaires quelques jours avant que nous ne quittions le secteur, fin février.»

→ D'autres sites sont aussi intéressants pour percevoir l'idée de terre et de territoire comme Longueval, mémorial sud-africain ou encore Thiepval haut-lieu de la mémoire britannique.
A La Boisselle enfin, la terre porte certainement à jamais les stigmates de l'explosion d'une mine qui marqua le début de la bataille de la Somme le 1er juillet 1916.

Ressource iconographique: photographies d'archives



→ Ces images proviennent du fonds iconographique du centre de documentation de l'Historial. Nous avons sélectionné les plus représentatives de notre thématique afin d'amorcer la réflexion. Présenté lors de l'exposition sous la forme d'une série de neuf cartes postales agrandies, cet ensemble montre des champs de bataille dévastés. La terre y est omniprésente. Qu'elle soit meurtrie, linceul ou défigurée.







Détails

Ressource artistique: Vladimir Vélickovic, « Le feu»

→ Né à Belgrade en 1935, Vladimir Vélickovic vit et travaille à Paris depuis 1966. Il exprime la tragédie des conflits d'une façon abstraite, sans cynisme ni révolte. Hanté tout enfant par les images de la Seconde Guerre mondiale, il révèle tout ce que la guerre peut contenir de sadisme, de cauchemars et de cataclysmes. Ce tableau de grand format fut exposé en 1999 à l'occasion de l'exposition consacrée à cet artiste. Dans cette œuvre, la terre, physiquement présente, se mêle à la matière picturale.

→ C'est un paysage calciné et sinistre, vide de toute humanité que représente Vélickovic dans ce grand tableau. Le sol, brûlé, de plus en plus sombre au fur et à mesure de l'éloignement, occupe le tiers du tableau. Le mélange de terre et de pigment noir qui le matérialise, absorbe notre regard et l'entraîne vers l'horizon. Au-dessus, le ciel a perdu toute référence naturaliste en prenant lui aussi la couleur de la terre et des cendres brûlantes en suspension.

→ Sur l'horizon, se découpent des potences. Elles semblent se répéter de loin en loin. Leurs formes infléchies dans la partie supérieure ne sont pas sans rappeler les silhouettes sinistres des poteaux qui clôturaient les camps de concentration.
A droite, une fumée noire et dense s'élève et semble envahir ce lieu désolé. Quelques touches rouge vif et une traînée blanche lumineuse évoquent un incendie qui couve ou se meurt.
Leur intensité chromatique et lumineuse attire et fixe un temps notre regard dans l'exploration d'un lieu sans mouvements, sans corps, agressif et angoissant.
Le regard ne peut éviter non plus cette cavité circulaire et béante du premier plan. Trop régulière et dessinée pour être le résultat d'une explosion, elle révèle plutôt l'entrée d'un gouffre, un abîme noir et inquiétant, un au-delà dans cette sombre peinture. D'ailleurs, l'ombre noire qui semble remonter de l'abîme, accentue la présence insolite et inquiétante de cette ouverture. Une béance, comme un piège prêt à engloutir le regard et le corps dans leur survol de cette terre désolée et calcinée.

→ Si ce tableau fait d'abord référence aux guerres de l'ex-Yougoslavie,
il est aussi l'image archétypale de toutes les violences de guerres, de leurs cicatrices et de la folie meurtrière des hommes.



Le feu
Peinture à l'huile
et terre sur toile,
250 cm x 170 cm, collection Historial de la Grande Guerre, 1994

Ressource muséale: le thème de la terre dans le musée

→ Pour impliquer les élèves dans le projet, il fallait leur permettre d'identifier les différentes notions liées à la terre. Ainsi leur avons nous proposé une visite de l'Historial en suivant un parcours inédit.

→ Nous vous en dévoilons le contenu et si le cœur vous en dit, nous vous souhaitons une bonne visite.

Salle 1: L'avant guerre

→ Vous entrez dans la première salle du musée consacrée à l'avant guerre. Cette salle présente les raisons qui ont amené les différents pays européens à entrer en conflit.

→ Déjà, la terre est très présente par différents aspects.
• Si vous portez votre regard vers l'extérieur, vous découvrez le mur de brique du château. La terre est ainsi vue comme matériau de construction.
• Au fond de la salle, le mur rouge rappelle la couleur de la muraille à l'extérieur et nous ramène vers l'intérieur.
• Nous pouvons ensuite nous pencher sur les cartes au sol, représentations graphiques de la terre. Elle devient alors territoire, élément de conflit entre les nations européennes durant les quatre années de guerre : en Alsace-Lorraine, en Europe ou encore dans le monde avec les colonies. Cela nous amène à penser à la terre « géographie », au territoire à étendre, à reprendre ou à défendre. Ainsi, on s'aperçoit que la terre, dans ce cas, devient source de conflits.

→ Laissons la clarté de la première salle pour pénétrer dans l'obscurité de la salle centrale. L'ambiance y est tout autre.

Salle centrale : Veille de guerre

→ Ce sont de grandes stèles qui vous accueillent.
Les portraits disposés sur chacune d'elles montrent des personnes anonymes à la veille de la guerre. Leur origine est diverse et renvoie encore une fois à des terres lointaines, aux colonies.

→ A l'arrière, on observera la série d'eaux fortes d'Otto Dix « Der Krieg» (la guerre) pour y relever les différentes visions de la terre de l'artiste allemand : elle est alors à la fois hostile et inhospitalière.
La tranchée est dévastée dans l'eau forte intitulée « L'avancée des mitrailleuses » et les soldats allemands, lourdement chargés sont embourbés dans la pente.
Terre protectrice, le soldat est à l'abri dans une cagna dans « relais de poste bataille d'automne en Champagne ». L'ambigüité de la notion de



terre se retrouve dans « Ce que j'ai trouvé en piquant dans la tranchée » où le soldat allemand est représenté en position fœtale au centre de la terre. Est-il mort ? Cherche-t-il une protection ?
Otto Dix représente la terre meurtrie dans « champ de trous d'obus ». Elle prend un aspect lunaire, sans vie. L'artiste va encore plus loin dans sa représentation à travers « Le soir dans la plaine de Wijtschaete » lorsqu'il confond une terre labourée et l'amas infini des corps.

→ Suivons maintenant le plan incliné qui nous conduit lentement vers la salle 2. Elle est consacrée aux années 1914-1916. Cette pente voulue par l'architecte Ciriani symbolise la plongée



Photographie d'une eau-forte d'Otto Dix © Yazid Medmoun

inexorable vers la guerre. Mais c'est aussi une descente dans la terre comme les soldats de la Première Guerre mondiale, dans les tranchées.

Salle 2: 1914-1916

→ Les fosses évoquent le milieu où les soldats ont évolué pendant une grande partie de la guerre. Dans les fosses allemande, française et britannique, sont exposés différents outils pour creuser les tranchées, construire les abris…



→ Entre la fosse allemande et la fosse française, une vidéo sur « la vie quotidienne au front » montre des soldats sortant des tranchées, des explosions de mines et d'obus.

→ Sur les panneaux amovibles noirs, des dessins, des gouaches, des aquarelles, apportent des dimensions supplémentaires. Il peut être intéressant d'observer les images et chercher à ne retenir qu'un seul verbe les caractérisant. Par exemple, dans « Le guet » de Leroux, par une uniformisation de la couleur bleuté, le soldat se confond avec cet élément naturel. Les verbes retenus peuvent être « happer, confondre, aspirer ».
D'autres images nous montrent différents aspects de la matière: « un trou de marmite » de Le Poitevin, « Le boyau » de Galtier-Boissière, « Un 210 explose » de Droit.

→ On se tournera vers le triptyque de Devambez à la sortie de la salle. Le panneau de droite représente une terre sombre et chaotique, plongée dans la nuit. Les trous laissés par les explosions, deviennent pour les « poilus » aussi bien des refuges que des tombes.

→ En se tournant vers la droite lorsque vous êtes face au tableau, l'œil s'échappe par le vitrage de l'espace architectural vers la lumière et la vie. Ici, c'est une vision autre de la terre qui est suggérée. On voit l'eau. C'est aussi la terre au sens large.

Salle 3: 1916-1918

→ Comme un lien entre les salles 2 et 3, le tableau de Devambez et les armes sont liés par les trous d'obus qui sont une conséquence de l'armement, mais aussi par la couleur de ces machines de guerre qui est la même dominante dans l'œuvre picturale.

Dans la fosse « artillerie et mitrailleuses », la réalité des combats revient. La terre est meurtrie par l'efficacité dévastatrice des armes.

Plus loin, dans la fosse « l'aviation, la marine et les tanks », un avion est exposé. Il permet alors de penser aux vues aériennes des champs de bataille avec leurs réseaux de tranchées, leurs paysages lunaires. Le fragment de chenille de char permet d'évoquer l'idée de trace, d'empreinte mais aussi



de terre marquée, labourée par les engins de guerre. Dans cette fosse, la terre est envisagée comme support, comme élément stratégique.

Salle 4: Après guerre

→ Dans le coin à gauche, des objets disparates sont présentés. Ils sont tels qu'Yves Gibeault les a trouvés le long du Chemin des Dames. Ils sont autant de témoignages exhumés de la terre ou par la terre. C'est la terre qui garde et qui rend.

Les agriculteurs, aujourd'hui encore, remontent en labourant les vestiges de la guerre.

On pourra observer aussi l'affiche au dessus de la vitrine avec le slogan « Terre de France ». La terre redevient nourricière avec le travail du paysan qui garde son regard fixé sur la tombe au premier plan. C'est un retour aux sources.

Les différents monuments rappellent enfin les morts, les millions de morts, rendus à la terre dans les cimetières ou tout simplement enfouis à jamais dans la terre de Picardie on ne sait où.

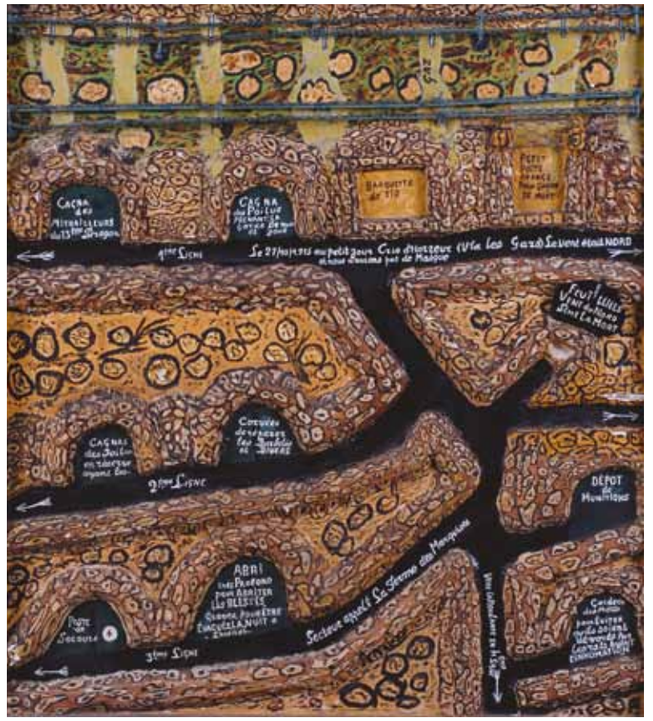
Ainsi se termine ce cheminement autour de la terre.

chapitre 4

→ Parcours pédagogiques

En histoire: comprendre le système des tranchées

ANGÈLE CARPENTIER



→ L'une des données essentielles en temps de guerre est la connaissance précise des positions de l'ennemi. Observées depuis le ciel grâce au développement de l'aviation, celles-ci sont retranscrites sur des cartes d'état-major: elles renseignent très exactement sur la localisation des tranchées. Elles constituent une visualisation topographique de la surface terrestre. Synthèse d'un réseau complexe, elles demandent une observation et une analyse minutieuse pour en extraire toutes les informations attendues.

Attaque au gaz dans les tranchées.

Tableau-maquette en trois dimensions, en bois et plâtre, réalisée par le soldat Amiot en 1915, Champagne.

Analyse d'un système de tranchée

→ **Observez l'extrait de carte d'état-major de la région de Chaulnes** (dans la Somme).
Elle fait état des positions allemandes et françaises le 3 septembre 1916.

- A l'aide d'une chronologie de la Première Guerre mondiale, déterminez à quel moment du conflit correspond cette carte. .....
- Par quelle couleur est représenté le secteur allié ? .....
- Par quelle couleur est représenté le secteur allemand ? .....
- Dans l'agrandissement ci-contre, décrivez la forme des tranchées :
  - ☐ Elles sont discontinues
  - ☐ Elles sont rectilignes
  - ☐ Elles sont en zigzag

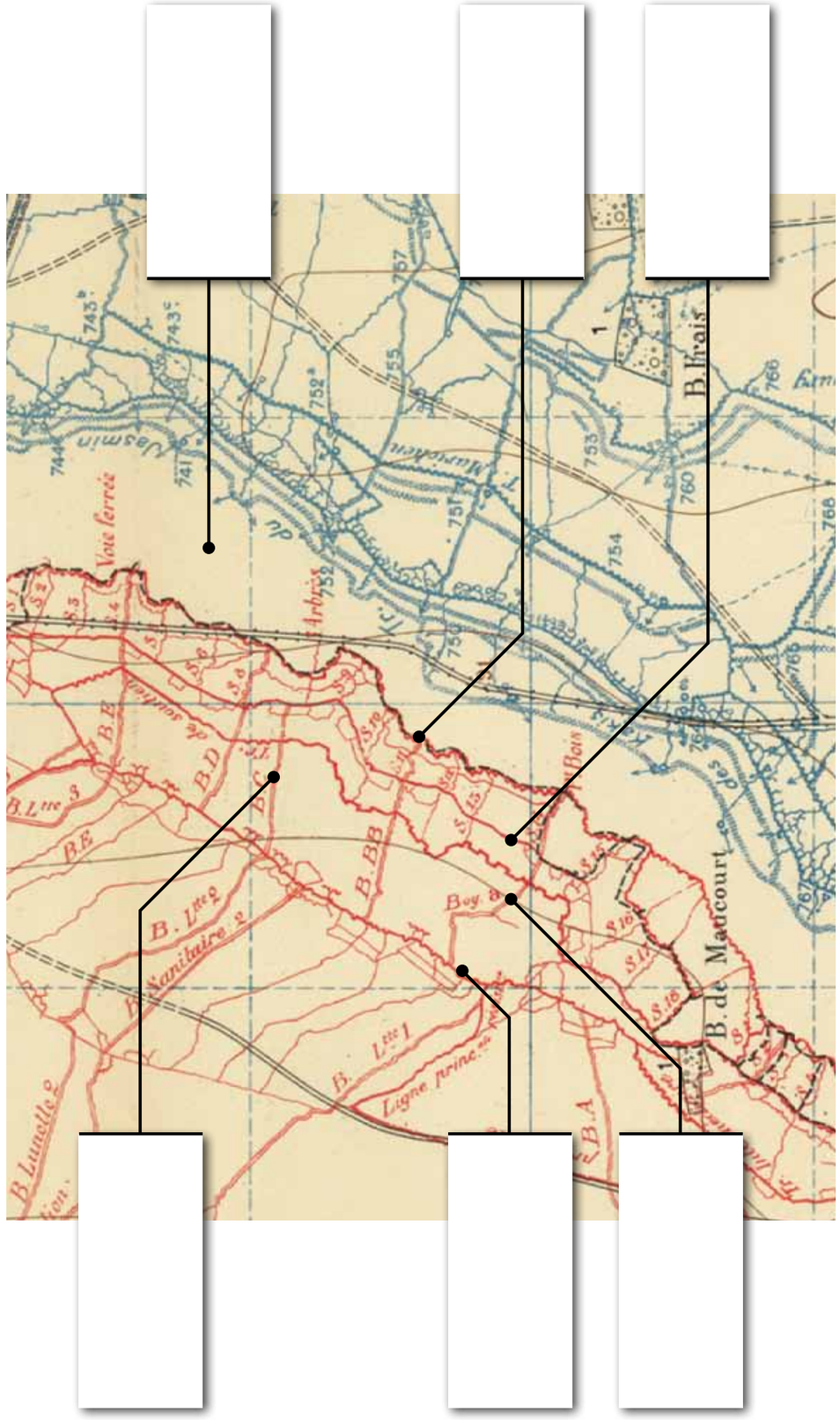
→ **Après avoir lu ce texte, annotez l'extrait à l'aide des expressions proposées.**

La réalité des tranchées est en fait celle d'un réseau qui s'est progressivement complexifié jusqu'à devenir un véritable système. Pour qui observait le paysage depuis les airs, se dessinait une succession de lignes plus ou moins espacées les unes des autres. Des boyaux de communication assuraient entre elles une liaison perpendiculaire. L'ensemble formait un système qui s'étendait en profondeur sur 4 à 5 kilomètres.

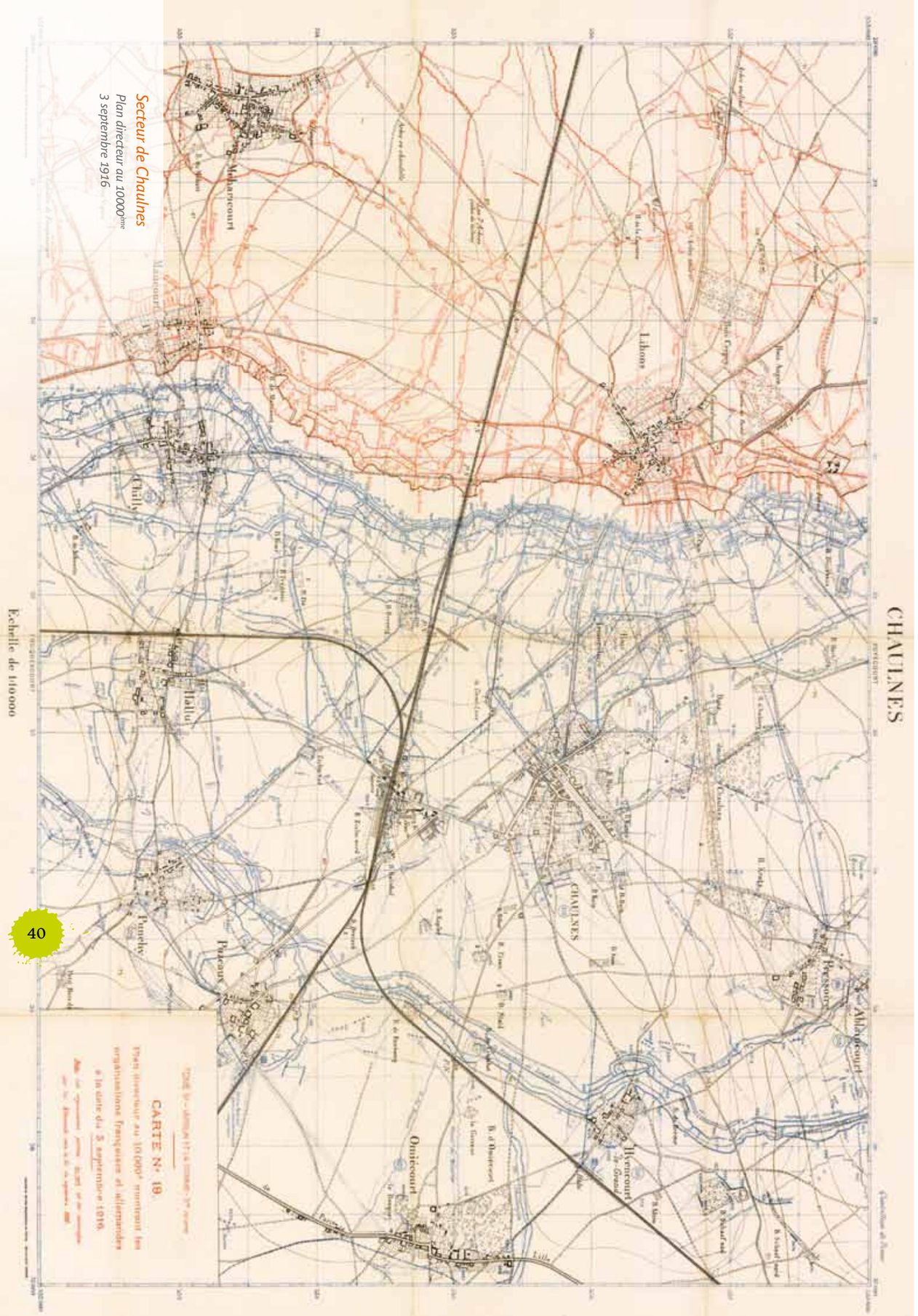
En première ligne, la tranchée de tir était profonde de deux mètres environ. C'est depuis cette tranchée que les soldats observaient les lignes adverses, tiraient ou partaient à l'assaut. Elle pouvait être accompagnée d'une tranchée dite « de doublement » pour s'abriter. En deuxième ligne, à une centaine de mètres de la première, venait la tranchée de soutien, destinée à préparer la contre-attaque ou à se replier. Elle pouvait elle-même être complétée par une tranchée de doublement. Venait ensuite la troisième ligne, celle de la tranchée de réserve, à 500 mètres au moins de la première ligne (et parfois même à plusieurs kilomètres). Normalement plus sûre, c'est ici que l'on trouvait des abris plus profonds et plus solides pour les soldats, et les postes de secours et de commandement. C'est aussi cette tranchée qui servait de chemin pour le ravitaillement.

Cette première, deuxième et troisième lignes constituaient ce que l'état-major désignait comme « la position à défendre ». Plus en arrière, étaient installées les batteries d'artillerie et la logistique militaire.

Au-delà de cette position, pour atteindre la tranchée ennemie, les soldats devaient traverser le no man's land, étendue parfois étroite de quelques dizaines de mètres seulement (comme en zone forestière) ou beaucoup plus large, jusqu'à quelques centaines de mètres (en plaine notamment). Pour tous les soldats, le no man's land est la zone de danger extrême. Source: Historial de la Grande Guerre



Termes à replacer : tranchée de doublement, no man's land, boyau de communication, tranchée de tir, tranchée de soutien, tranchée de réserve



En lettres:
rédiger des textes autour de la terre

LAURENT MARIAUD

→ Le projet terre, au-delà de la production plastique devait, selon nous, introduire une dimension littéraire.
En effet, si la terre présentée à l'état brut, parle et exprime des idées, des impressions, des sentiments, on pouvait y ajouter la force des mots.

→ Mais quelle gageure pour des élèves ! On connait la difficulté qu'ils ont maintenant à s'exprimer par l'écrit.

→ D'autre part l'écriture, activité solitaire, devenait une production « à mains multiples » dans le cadre du projet et prenait, d'une certaine manière, la forme d'un atelier d'écriture.
Les consignes de rédaction doivent être alors très précises: faire des textes courts pour venir en résonnance avec les œuvres des élèves.
Il ne fallait pas oublier que les écrits seraient lus par un public, les visiteurs de l'exposition. Cela a suscité à la fois de la crainte pour certains et une motivation supplémentaire pour d'autres.
Le travail de préparation est donc essentiel. Il doit s'inscrire dans le temps pour que les élèves se familiarisent et s'approprient différentes notions.

→ Les élèves ont été amenés à découvrir, lire et étudier un certain nombre d'écrivains combattants (Blaise Cendrars, Ernst Jünger, Guillaume Apollinaire …) et d'auteurs plus contemporains (Sébastien Japrisot, Xavier Hanotte…).

→ Pour mettre en condition l'esprit des élèves, nous commençons par revenir sur l'étymologie du mot « terre ». Puis, en groupe, dans un « remue-méninge », nous listons les notions, le lexique autour de l'association de la terre et de la guerre (Terre qui protège, qui tue… Sale, nourrir, territoire, terrain, traces, tombes, tranchées…).



→ Tout au long de l'exercice, les élèves gardent sous les yeux les photographies de leurs productions plastiques. De plus, pour ce travail, il est intéressant de sortir de la classe et de profiter de la neutralité et des ressources multiples que le CDI peut offrir.

→ Les élèves ont pu choisir la forme d'écriture de leur choix (proverbes, vers rimés ou même textes inspirés du slam…).



Ce casque était censé te protéger.
C'est pas parce que tu le portais,
Que tu n'allais pas crever.
Ce casque qui est représenté,
A une histoire à vous raconter.
Laissez-vous guider. Imaginez l'enfer que c'était.

→ D'eux-mêmes, ils se sont souvent dirigés vers l'écriture poétique pourtant difficile à maîtriser car très codifiée avec son rythme, son lexique, ses images…

→ Le brouillon s'est imposé de lui-même alors que la plupart du temps, les élèves l'oublient et n'en voit pas l'utilité.
S'en est suivi un travail de réécriture afin de corriger le lexique, le style et orthographe. Devant l'ensemble de la classe, chaque texte était lu, critiqué, amélioré et approuvé.

En arts plastiques: peindre avec la terre

MICHEL KRAKOWSKI

Recette pour réussir à coup sûr votre composition en terre !

Matériel:

- 1 planche
- 1 feuille
- 1 éponge
- 1 rouleau de kraft collant
- 1 passoire
- 1 pinceau
- 1 couteau à peintre
- 1 bidon de colle vinylique
- Colle à papier
- Différents récipients
- Des terres de différentes couleurs
- Vos doigts
- De l'imagination

Étape 1:



• Installez-vous dans un lieu assez vaste et protégez le sol et les meubles.
• Prenez une planche de contreplaqué.
• Munissez-vous de votre feuille et avec une éponge, humidifiez un côté de la feuille.
• Disposez-la face mouillée sur la planche et fixez les bords à l'aide de kraft collant

Astuce: Ne pas trop mouiller et bien tendre la feuille.

Étape 2:

• Badigeonnez l'autre face avec de la colle à papier peint et laissez sécher pour obtenir une feuille rigide et la plus plane possible. Refixez les bords si nécessaire.



• En attendant, préparez vos terres dans les récipients en les tamisant plus ou moins selon l'effet voulu.
• Mélangez la terre avec la colle vinylique afin d'obtenir une pâte ni trop épaisse, ni trop liquide.

Astuce: Faites de petites quantités pour éviter que cela ne sèche et que vous soyez obligé de travailler trop vite. Vous obtiendrez aussi une meilleure texture.



Étape 3:

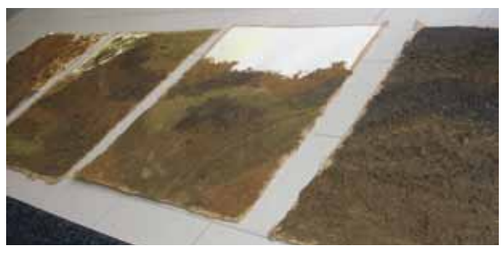


• Etalez la pâte sur la feuille à votre convenance et n'hésitez pas à changer de terre et de granulosité pour un bon rendu.



• Vous pouvez incorporer d'autres ingrédients à votre pâte: cailloux, feuilles, brindilles, tissus…
• Laissez sécher.

Attention ! Vous risquez de vous prendre au jeu et faire toute une suite…



En arts plastiques: explorer le thème de la forêt

SÉBASTIEN LEFÈVRE

Comment les élèves ont-ils procédé pour fabriquer cette forêt perturbée ?

Le format

→ Le premier élément qu'il a fallu prendre en compte avant de se lancer dans le projet est la surface mise à disposition dans l'espace d'exposition. Pour évoquer une forêt de guerre, il faut concevoir un ensemble d'arbres torturés. Mais combien d'arbres faut-il pour couvrir un mur long de 15 mètres ?

→ Deux autres paramètres sont entrés en jeu: le nombre d'interventions d'Agnès Gomez dans la classe, et le temps séparant les enfants des vacances d'été. Les productions devaient être achevées avant cette date buttoir pour pouvoir envisager leur exposition dès la rentrée scolaire suivante. Après un petit brainstorming soutenu par l'expérience de l'artiste, il a été décidé que chaque élève réaliserait trois dessins, avec une technique et un format différent à chaque fois. Pour préserver une unité entre toutes les productions, et donner corps à cette forêt, l'artiste a privilégié un format demi-raisin (50x32,5cm) pour les deux premiers dessins, et un format raisin (50x65cm) pour le dernier. L'effet visuel est garanti.

Les consignes



→ Un des défis à relever pour les élèves (et l'artiste intervenant) était donc de produire trois arbres différents les uns des autres. Comment faire alors pour que les élèves ne manquent pas d'inspiration et ne copient pas les uns sur les autres ? Pour le premier dessin, ils ont cherché à représenter l'image qu'ils avaient gardée des arbres rencontrés au cours de leur visite sur les champs de bataille. Pour se faire, la maitresse d'école primaire a débuté l'activité par un temps de travail oral. Elle a noté au fur et à mesure de la réflexion, les mots clés prononcés par les enfants: tordus, brûlés, torturés, déformés, broyés… Les élèves ont retracé le parcours en exprimant ce qu'ils ont vu et retenu lors de la visite commentée, du bois de la vache à Frise au mémorial de Longueval, en passant pas Beaumont-Hamel. Pour les collégiens, la démarche adoptée par le professeur a été la même.



→ Au sujet de la deuxième séance avec l'artiste, les élèves ont travaillé sur des supports plus grands que les premiers. Cette fois, la consigne était de dessiner des arbres en oubliant toutes tentatives d'illustrations de la guerre (obus, chars, tranchées, armes…) pour se concentrer sur l'arbre et ses branches. Malgré cela, de petits animaux anecdotiques figurent cependant sur leurs travaux. Quant au troisième arbre, c'est par la technique utilisée qu'il allait différer des deux premiers.

Les techniques

→ En premier lieu, pour que cette forêt perturbée soit cohérente (les collégiens et les écoliers ne s'étant jamais rencontrés ni n'ayant jamais échangé sur le sujet commun aux deux groupes), l'artiste a choisi de travailler sur des supports de couleur blanche et noire. Quant aux matériaux, elle a opté pour le fusain, le carré comté et l'encre de chine.





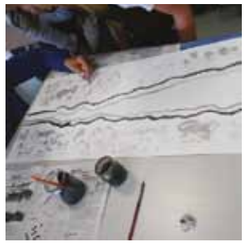
→ Lorsqu'ils ont découvert les bâtonnets de fusain, les petits artistes n'ont pas pensé pouvoir dessiner avec ce morceau noir, léger et cassable ! Ils se le sont vite approprié.
Ce charbon bois pur provenant d'un arbuste (saule, vigne…) offre de multiples possibilités: il peut être frotté, gratté, estompé, dilué…
Même si cette technique est salissante, elle procure beaucoup de plaisir et les résultats sont surprenants. Il faut ensuite fixer, coller la poudre du fusain pour en garder les traces.







→ Pour le carré conté, c'est un peu différent. Ce matériau se présente sous la forme de bâtonnets de craie.
Ce ne sont pas vraiment des pastels secs. Tout d'abord, il faut mettre en place le dessin au crayon de papier, à main levée. Puis, il s'agit d'hachurer les zones de façon à obtenir un dégradé ou des surfaces texturées. Il est aussi possible d'étaler simplement la craie au doigt et d'estomper avec un chiffon pour créer des nuances.
C'est l'option privilégiée par beaucoup d'élèves.



→ Quant à l'encre de chine, ils se sont amusés à travailler la ligne en utilisant un pinceau ou une plume. L'artiste a simplement conseillé de pratiquer un geste souple et vif, de façon à rendre le trait vivant, quand le dessin était réalisé sans croquis préparatoire. Sinon, s'il s'agit de surligner un trait fait au préalable au crayon de papier, il faut se laisser guider par la plume ou le pinceau.

→ Pour terminer, il suffit simplement de fixer les productions les unes à côté des autres, en alternant les couleurs de fond, sur deux ou trois rangées horizontales.



Pour aller plus loin: la terre et les artistes

ANDRÉ BRIEUDES

→ Matériau originel de la création, la terre a souvent accompagné l'art. Qu'elle soit associée au geste sculptural (modelage, céramique…), à la matière picturale ou à des approches sensibles et questionnements comme le Land Art ou l'Arte Povera, la terre est autant un médium qu'un sujet de réflexion pour de nombreux artistes modernes et contemporains. Les approches artistiques de la terre sont très variées. Elles s'ouvrent à des pratiques, des postures et des cultures diverses touchant à la forme, à l'espace et au temps.

→ Sont ici proposées quelques artistes dont les différentes approches reflètent la richesse foisonnante de ce matériau.

Ousmane Sow

Série des « lutteurs » 1984-1987, série « Masaï » 1988-1989

→ Ousmane Sow est un sculpteur sénégalais. Il réalise notamment des personnages monumentaux. Ses sculptures partent d'une armature métallique sur laquelle il fixe de la paille et de la toile de jute. Elles prennent ensuite corps par l'ajout d'une matière épaisse dont l'essentiel est constitué de terre, de végétaux et de minéraux. Cette matière mise en forme révèle la musculature exacerbée des personnages oscillant entre expressionnisme et naturalisme.

→ La terre, dans sa matérialité et dans sa couleur, caractérise l'aspect de ses représentations mises en scène. Elle est aussi omniprésente dans les environnements qu'il aménage pour leur présentation. Ils sont constitués de sable, d'argile craquelée ou encore de brique pilée.

→ La série des « lutteurs » (1984-1987) est constituée de douze lutteurs de l'ethnie Nouba (Sud Soudan). La tradition de la lutte est encore très vivace aussi au Sénégal. Les lutteurs, enduits de boue, s'affrontent dans un rituel codifié sur une aire sableuse. Les mouvements virevoltants des corps font naître des nuages de poussière les transformant en présences fantomatiques.

Charles Simonds

« Demeure » 1978, « Age » 1983

→ Artiste américain, Charles Simonds travaille l'argile en créant des maisons, des villages miniatures en argile crue habités par un peuple imaginaire qu'il nomme le « little people ». Dans les grandes métropoles américaines mais aussi dans certaines grandes villes d'Europe, il greffe ou incruste ses villages de lilliputiens aux pieds d'immeubles dans les infractuosités d'architectures contemporaines n'ayant connu que le verre et le béton. Cette terre travaillée par Simonds prend la forme d'une architecture ancestrale, originelle dont la présence incongrue constitue une excroissance anachronique questionnant le passant. Ses greffes d'argile sont à la merci des intempéries et des dégradations diverses.

Land Art

→ On ne peut évoquer les multiples relations entre artistes et terre sans mentionner le Land Art. S'ils ne sont pas les premiers à s'être intéressés à la terre, les artistes de ce mouvement l'utilisent et la travaillent « in situ ».

→ On peut citer par exemple **Michaël Heizer** : « Double négative ». Il s'agit d'un gigantesque fossé creusé au bulldozer sur le plateau de Mormon Mesa en 1970. Il s'est ensuite lentement effacé sous l'action des pluies et ravinements.

→ **Charles Simonds** (déjà cité) **:** « Naissance » (1970) est un film qu'il a tourné et où on le voit émerger très lentement de la boue. Emergence renvoyant à l'idée des origines divines de l'homme façonné dans l'argile par un dieu créateur.

→ **Robert Long:** « Une ligne en marchant au Pérou » (1972). Son geste artistique consistant à laisser une trace souvent ténue de son passage dans un espace naturel est aussi caractérisée par le déplacement et la marche. Pour marquer son passage, il utilise des pierres, des bois ou de la terre sous diverses formes. Il s'agit là d'un travail sur l'espace terrestre et sur le temps: l'éternité

et l'éphémère. Si les pierres peuvent rester sur place, la terre subit les assauts des intempéries et se transforme.

→ Le Land Art nous questionne finalement sur notre lieu naturel de vie, sur la terre, ses blessures infligées, ses transformations, sa fragilité.

Giuseppe Penone

→ Cet artiste fut l'une des figures marquantes de l'Arte Povera, mouvement artistique italien de la fin des années 1960. Ce courant se positionne contre le culte de la modernité technologique, artificielle et contre la société de consommation en travaillant avec des matériaux pauvres et naturels. Il s'agit de les élever au rang d'art dans leur utilisation, leur mise en œuvre et leur perception.

→ En tant que médium, la terre sera au centre d'une série de sculptures que Penone réalise à la fin des années 1970 et intitulées *« Souffles »*. L'artiste réalise l'empreinte de son propre corps dans une masse d'argile. Cette empreinte part du menton et va jusqu'à l'entre-jambe. Les *« Souffles »* se présentent comme de grandes formes ovoïdes et effilées évoquant des jarres antiques. Ces formes matricielles renvoient au mythe de la création, où le souffle de Yahvé sur une figurine de terre donna naissance à l'homme.

Antoni Tàpies

« Croix et terre » *(1975)*

→ Peintre contemporain catalan, le travail de Tàpies se caractérise par une apparente pauvreté dans le choix des éléments constitutifs de ses tableaux: formes, gestes, matières et couleurs. La terre assure une présence plutôt récurrente dans son œuvre. Elle est mélangée à de la colle, des pigments, de la poussière, du sable. Les signes de son vocabulaire plastique prennent l'apparence de lacérations, griffures, graffitis, trajectoires…

→ Omniprésentes, les croix de taille et formes variées peuvent faire référence à de simples repères placés sur des trajectoires gravées dans la matière ou bien, lorsqu'elles sont plus imposantes, aux cimetières remplis de morts de la guerre civile espagnole. Qualifiant son travail, Tàpies dit « mes tableaux sont des champs de bataille où les blessures se multiplient à l'infini.»

Fabrice Rebeyrolle

Série « les grands paysages » *(530 x 350 cm)*

→ Rebeyrolle est un peintre français contemporain, mort en 2005. Son œuvre est caractérisée par une matière picturale mouvementée qui s'est associée au fil des œuvres à d'autres matériaux collés, amalgamés tels que chiffons, ferraille, crin mais aussi et surtout de la terre. Les tableaux de Rebeyrolle sont violents et tourmentés. Ils expriment sa révolte face aux oppressions et sont la manifestation de ses engagements politiques. Ils expriment aussi dans sa série de « grands paysages » sa passion exacerbée pour une nature belle, forte et violente, qu'il traduit dans de très grands formats submergeant le spectateur. La terre et la peinture s'y côtoient et parfois fusionnent dans une matière où se mêlent aussi des éléments minéraux et végétaux.

→ La France Mutualiste

partenaire

Depuis sa fondation, en 1925, liée au droit à réparation des survivants de la Grande Guerre, La France Mutualiste s'est toujours préoccupée de commémorer l'action et la mémoire de ceux qui ont contribué à défendre et promouvoir les valeurs de notre pays à travers les différents conflits qui ont marqué le vingtième siècle.

En initiant un travail de mémoire conscient, innovant et responsable, La France Mutualiste contribue à démontrer et à inscrire dans les faits que l'accomplissement d'un Devoir d'avenir universel, de paix et de prospérité partagées, en faveur des générations futures.

La France Mutualiste est une mutuelle d'épargne retraite, proche des combattants d'hier et d'aujourd'hui et dont la transmission intergénérationnelle reste l'un des enjeux les plus fondamentaux.
Aujourd'hui, elle conduit un 'travail de mémoire' sur trois dimensions aussi complémentaires qu'indispensables :
• donner un sens à l'avenir des nouvelles générations, à l'occasion de la commémoration des évènements et des hommes, en favorisant la transmission vers les jeunes générations ;
• construire collectivement la mémoire avec tous les dépositaires de la mémoire commune: les témoins des évènements, les communautés éducatives (familles, établissements scolaires, associations…), les communautés académiques (Universités, centres de recherche, institutions patrimoniales…) ;
• Partager ce travail de mémoire avec le grand public et les différentes générations.

LA FRANCE MUTUALISTE
L'alliée de votre avenir

Merci à :

- **François Fichet de Clairfontaine** et **Nicolas Beaupré** pour leurs regards scientifiques
- **Michel Krakowski** et **Agnès Gomez** pour leur implication dans le projet et leur attention auprès des élèves
- **Olivier Damiens** pour son talent graphique et sa patience avec une équipe souvent indécise
- **Pascale Noël, Thomas Grember, André** et **Hélène Brieudes, Laurent Mariaud,** les enseignants des classes ayant participé au projet
- **Didier Duvivier** et le Conseil général de la Somme pour l'impression de cet ouvrage
- **La France Mutualiste** pour sa confiance renouvelée à travers le soutien financier apporté
- **L'association de l'Historial de la Grande Guerre** qui nous assure sa confiance et nous donne les moyens de proposer chaque année aux collègues enseignants de l'académie des projets comme « de la guerre à la terre »

Achever d'imprimer par l'imprimerie du Conseil général de la Somme
Mai 2011

TOUS DROITS RÉSERVÉS - HISTORIAL DE LA GRANDE GUERRE, PÉRONNE (SOMME, PICARDIE), 2011
- Olivier Damiens (design graphique)
- Yazid Medmoun (crédit photographique)
- André Brieudes, Angèle Carpentier, Sébastien Lefèvre, Laurent Mariaud (textes et pistes pédagogiques)

